

Sept 2019
N°55

COLLECTION

Les études du Crif

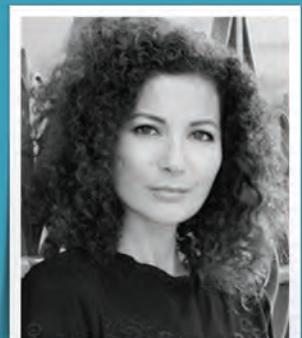


LA NAISSANCE DE L'INTELLECTUEL JUIF D'EXPRESSION FRANÇAISE

Crif

LA NAISSANCE DE
L'INTELLECTUEL
JUIF D'EXPRESSION
FRANÇAISE

Sandrine Szwarc



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses juifs : de
l'antijuïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélo-palestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonnetaeu & Dina Lahlou
Les détours du rapprochement
Judéo-Arabe et Judéo-Musulman
à travers le Monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les Avenir du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du
sentiment Anti-juif aux États-Unis :
Entre mythes et représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le Boycott d'Israël :
Que dit le droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes,
assassins ! » Le mythe du
« meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e siècle
et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Eric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

Michel Goldberg & Georges-Elia Sarfati
Une pièce de théâtre antisémite
à la Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Mireille Hadas-Lebel
Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël
ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013
• 16 pages

Georges-Elia Sarfati
Lorsque l'Union Européenne nous
éclaire sur sa « face sombre » :
quelques enjeux du projet de
Loi-cadre contre la circoncision
assimilée à une mutilation sexuelle.
N°27 > décembre 2013
• 40 pages

Suite en page 44



LA NAISSANCE DE L'INTELLECTUEL JUIF D'EXPRESSION FRANÇAISE

UNE ÉTUDE DE

SANDRINE SZWARC

Historienne

Crif

Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Sandrine Szwarc

Docteure en histoire moderne et contemporaine, diplômée de la section des sciences religieuses de l'EPHE, Sandrine Szwarc est enseignante-chercheuse. À l'*Institut universitaire Élie Wiesel* depuis plusieurs années et au SNEJ (Section normale des Études juives) de l'*Alliance israélite universelle*, elle délivre ses enseignements sur l'*École de pensée juive de Paris*. Le renouveau initié par les penseurs juifs de langue française au lendemain de la Seconde Guerre mondiale est en effet au cœur de ses recherches. Elle s'est notamment attachée à faire reconnaître la réflexion de la philosophe, psychanalyste et exégète Éliane Amado Lévy-Valensi (1919-2006), seule femme de ce panthéon masculin.

Son prochain livre s'intéressera à lever le voile sur le mystère des enseignements de Chouchani, à considérer comme un des inspirateurs de l'École de pensée juive de Paris avec Jacob Gordin.

L'historienne est l'auteure de l'essai sur *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours* (BDL, coll. Clair & Net, 2013) et de la première biographie d'Éliane Amado Lévy-Valensi (*Éliane Amado Lévy-Valensi. Itinéraires*, éd. Hermann, avril 2019), également d'articles scientifiques sur les penseurs juifs d'expression française et de contributions à des ouvrages collectifs. Parallèlement à sa fonction d'historienne, Sandrine Szwarc est journaliste culturelle pour la presse écrite, la radio et la télévision.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE DE SANDRINE SZWARC

Sandrine Szwarc, *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours, 2013*, Paris, éd. Le Bord de l'eau, coll. Clair et net.

« Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue », *Les études du CRIF*, mai 2014, n° 31.

« La culture (juive) a-t-elle un avenir en France », *Les études du CRIF*, juillet 2016, n° 41.

Sandrine Szwarc, « André Neher, philosophe, exégète, enseignant », *Archives Juives*, 2/2009, volume 42, Les Belles Lettres, pp. 140-145.

Sandrine Szwarc, « Les intellectuels chrétiens et le dialogue judéo-chrétien au Colloque des intellectuels juifs de langue française (1857-2000) », *Catholiques et protestants français après la Shoah, Revue d'histoire de la Shoah*, janvier-juin 2010, n° 192, pp. 195-216.

« Le Colloque des intellectuels juifs de langue française », *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944* (sous la dir. de Jean Leselbaum), 2014, Bordeaux, éd. Le Bord de l'eau – Armand Colin, pp. 172-175.

« Jean Halperin, figure de la vie intellectuelle juive francophone » *Archives Juives*, 2/2013, volume 46, Les Belles Lettres, pp. 141-144.

« Le Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2004) : La réconciliation de la pensée juive et de l'humanisme », *Plurielles*, 2015, n° 19, pp. 35-41.

« Léon Askenazi : La transmission orale de l'humanité d'Israël », *Perspectives, Revue de l'université hébraïque de Jérusalem*, n° 23, 2016, pp. 75-96.

« Les penseurs au Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2007) à l'ombre de la Shoah », *Des philosophes face à la Shoah, Revue d'histoire de la Shoah*, octobre 2017, n° 207, pp. 329-342.

« L'intellectuel francophone : du juif français à l'Israélien », *Pardès*, n° 59, pp. 255-261.

« À la lumière d'Éliane Amado Lévy-Valensi (1919-2006) », *Mikhtav Hadash*, n° 7, mai 2018.

« André Neher : l'âme du Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-1969) », *André Neher et les études hébraïques et juives* (sous la dir. de David Lemler), éd. Hermann, septembre 2017.

« Les grandes figures de la transmission », brochure du Séminaire Noé, FSJU, novembre 2018, pp. 28-39.

Éliane Amado Lévy-Valensi. *Itinéraires*, 2019, Paris, éd. Hermann.

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE /	02
BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE /	03
INTRODUCTION / <i>La naissance de l'intellectuel juif d'expression française à l'ombre de la Shoah et la lumière de l'Etat d'Israël</i>	06
Actualité du sujet.	
Où en sont les études juives ?	
CHAPITRE 1 / <i>La naissance de l'École de pensée juive de Paris de l'inquiétude à l'espoir</i>	09
L'École Gilbert-Bloch d'Orsay (1946-1970) : le ressourcement aux valeurs juives.	12
Le Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2007) : les sources de la Tradition juive dans le grand débat des cultures.	16
CHAPITRE 2 / <i>Les grandes figures de la transmission : Des intellectuels juifs emblématiques</i>	24
Les précurseurs : Jacob Gordin et M. Chouchani.	24
Les philosophes : Emmanuel Levinas, Éliane Amado Lévy-Valensi et Vladimir Jankélévitch.	26
Les bâtisseurs : André Neher et Léon Askenazi.	29
Un éclaireur de conscience : Élie Wiesel.	32
CONCLUSION / <i>L'éclipse des intellectuels juifs d'expression française</i>	34
La Guerre des Six Jours (1967) : un tournant pour les intellectuels juifs.	35
Réflexion sur l'éthique juive.	38
BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE /	39

INTRODUCTION

La naissance de l'intellectuel juif d'expression française à l'ombre de la Shoah et la lumière de l'État d'Israël

Un intérêt s'amorce dans les études juives et universitaires sur la question de la définition de l'intellectuel juif en France. La figure emblématique du philosophe Emmanuel Levinas (1906-1995) diligente cet engouement, mais également celle de Vladimir Jankélévitch (1903-1985) depuis peu.

La nostalgie du Colloque des intellectuels juifs de langue française a suscité plusieurs tentatives de le voir renaître. Elles sont éclairantes. Deux colloques ont été en concurrence à Paris il y a peu. Un premier sous le nom de « Nouveau colloque des intellectuels juifs de langue française » était organisé en décembre 2016 à l'École normale supérieure. Il l'était à l'initiative du Collège des études juives et de philosophie contemporaine - Centre Emmanuel Levinas de l'université Paris-Sorbonne. Son thème : « Survivre ». Un second était proposé par la Fondation du Judaïsme français en mars 2017 sur « La montée des violences ». Cet engouement concernait même l'État hébreu où l'Université hébraïque de Jérusalem a fait paraître une revue sur les grandes figures de l'École de pensée juive de Paris¹ et où un Colloque des intellectuels francophones a été proposé à l'initiative de Dialogia, les 21 et 22 mai

2017, dans la foulée des rencontres parisiennes². Il a été suivi par deux autres en mai 2018 sur le thème d'« Une laïcité judaïque » et en mai 2019 sur « L'État d'Israël a-t-il un message pour l'humanité ».

À ces initiatives s'ajoutent les colloques de haut niveau que propose régulièrement le Musée d'art et d'histoire du judaïsme dont le directeur, Paul Salmona, a rappelé leur inscription dans la lignée de l'historique Colloque des intellectuels juifs de langue française en introduction de l'inaugural consacré – et ce n'est sans doute pas innocent - à Emmanuel Levinas.³

Cette multiplication d'initiatives interpelle, laissant entendre que les intellectuels juifs d'expression française ont toujours un rôle à jouer dans la pensée des nations et en Israël. Mais est-ce vraiment le cas ?

Étonnamment, nous n'en sommes qu'aux balbutiements de l'exploration de cette étape de la pensée juive très contemporaine dont des représentants existent encore pour en témoigner, même s'ils sont chaque année moins nombreux. Armand Abécassis, Henri Atlan, Claude Birman, Catherine Chalier, Georges Hansel, Albert Memmi, Franklin Rausky,

1. Denis Charbit (sous la direction de), « Strasbourg, Paris, Jérusalem le renouveau de la pensée juive française », *Perspectives*, revue de l'université hébraïque de Jérusalem, n°23, janvier 2017.

2. Szwarc Sandrine, « L'intellectuel francophone : du juif français à l'Israélien », *Pardès*, n°59, 2016/2, p. 253-261.

3. Ce colloque avait lieu les 15 et 16 mars 2018 sous la direction de Danielle Cohen-Levinas, en collaboration avec le Collège des études juives et de philosophie contemporaine – Centre Emmanuel Levinas de l'université Paris-Sorbonne.

Claude Riveline, Daniel Sibony, Shmuel Trigano, entre autres, apparaissent comme les derniers des Mohicans après les disparitions de Raphaël Draï, Benno Gross, Élie Wiesel ou, plus récemment, Gérard Israël.

Des archives renouvellent cet intérêt. D'abord, la correspondance d'André Neher et d'Éliane Amado Lévy-Valensi, disponible à la consultation des chercheurs à la Bibliothèque nationale d'Israël depuis quelques mois seulement, jette un nouveau regard sur la naissance de cette École qui permit l'émergence de l'intellectuel juif d'expression française.⁴ Celle qui fut la seule femme de l'expérience, la philosophe et psychanalyste juive Éliane Amado Lévy-Valensi (1919-2006), participe de ce sursaut d'intérêt avec la parution de la première biographie à lui être consacrée dévoilant des archives inédites sur la période.⁵ En outre, des documents retrouvés sur la création de l'École d'Orsay sont consultables au Centre de documentation juive contemporaine.⁶

Et pourtant, l'expression même d'« intellectuel juif » pose question, interpelle et dérange. L'intellectuel juif stagne dans un brouillard apparent : associer un mot dont la définition n'est pas une évidence – « intellectuel » – à un substantif – « juif » – semble obscurcir encore davantage le concept.⁷

Il n'est d'ailleurs pas rare aujourd'hui d'y voir une connotation péjorative, « l'intello » étant celui qui est figé dans une

posture intellectuelle, donc spéculative et théorique – éthérée –, très loin des préoccupations concrètes qui peuvent se poser à un individu juif en Europe qui subit de plein fouet les craintes liées à sa judéité et aux menaces qui pèsent sur tous les Occidentaux en raison du terrorisme. Aujourd'hui, un intellectuel est devenu un personnage médiatique et clivant que l'on voit à la télévision ou que l'on entend à la radio.

Quid d'Alain Finkielkraut ou de Bernard-Henri Lévy qui ont leurs soutiens comme leurs détracteurs ? Peuvent-ils être considérés comme des intellectuels juifs ? Il est utile de rappeler qu'ils ont participé au Colloque des intellectuels juifs de langue française (CIJLF), attirés par la figure tutélaire du philosophe Emmanuel Levinas. La première participation d'A. Finkielkraut remontait à l'année 1980 où il proposait une communication sur le thème de « Réflexions sur l'ignorance » dans un CIJLF consacré à « La Bible au présent ». Quant à la première participation de Bernard-Henri Lévy dans ce cadre, elle avait lieu l'année précédente où il réfléchissait à « Politique et religion ». À ce titre, il n'est pas antinomique de les considérer comme des intellectuels juifs, d'autant qu'ils revendiquent cette appartenance et que, récemment, ils avouaient inscrire leurs écrits dans le fil d'une certaine tradition juive.

Un modèle a été inventé pendant et après la Shoah, car l'intellectuel juif d'ex-

4. Archives André Neher à la Bibliothèque d'Israël, séries 5 : correspondances.

5. Sandrine Szwarc, *Éliane Amado Lévy-Valensi. Itinéraires*, Paris, éd. Hermann, 2019.

6. CDJC : Archives des EEIF, dossier « École d'Orsay ».

7. Voir : Sandrine Szwarc, « Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue », *Les études du CRIF*, n° 31, mai 2014.

pression française n'existe en France qu'à partir de cette date. La thèse est dorénavant couramment admise sur la figure du penseur juif inventé à la Libération.⁸

Alors que la connaissance de notre passé aiguise nos consciences, incontestablement, la transmission du savoir des intellectuels de l'*École de pensée juive de Paris* contribue à redonner l'importance qui lui sied à la pensée juive dans le grand débat des cultures. En effet, l'échec de la modernité incarné par la tentative d'extermination des Juifs d'Europe et d'Afrique du Nord, associé à l'espoir suscité par la proclamation d'indépendance de l'État d'Israël, ont catalysé sa naissance et permis l'émergence de la figure de l'intellectuel juif d'expression française qui y est associée.

L'éloignement chronologique de la Shoah et la guerre des Six Jours sont autant d'étapes qui amoindrissent son rôle, provoquant l'éclipse de l'intellectuel juif en France, une situation qui perdure de nos jours.

Quels sont les enjeux à retenir ? Il y a d'abord l'importance de définir ce qu'est un intellectuel juif et d'ouvrir le débat sur cette question. En outre, s'intéresser à l'*École de Pensée juive de Paris* revient à faire connaître un épisode méconnu

de l'histoire du XX^e siècle, le renouveau de la pensée juive après la Shoah. Et par cela battre en brèche des clichés ou des présupposés : la Shoah, la tentative d'extermination des Juifs en Europe, n'a pas eu raison de la vitalité du judaïsme européen, car en France, après 1945, une expérience inédite de la pensée a pu s'affirmer en réaction. Un troisième enjeu en découle : le judaïsme est loin d'être un particularisme religieux, du folklore ou un obscurantisme tourné vers le passé et enfermé dans un entre-soi. Car l'*École de pensée juive de Paris* a su démontrer la vocation universelle du judaïsme. Son idée-force était de construire le présent sur les ruines du passé, selon l'expression d'Edmond Fleg. Il s'agissait de rappeler que les valeurs juives sont fondatrices de la modernité, sans contradiction aucune. À savoir que tout sujet qui pouvait se poser dans l'actualité, sans tabou, était analysé selon les critères de cette conscience juive. Ce fut la méthode révolutionnaire transmise par Jacob Gordin (1896-1947), l'inspirateur de cette expérience. Elle fut renouvelée par Chouchani qui éclaira par ses connaissances sacrées et profanes les principales figures de cette expérience dont Emmanuel Levinas, Élie Wiesel, Léon Askenazi et tant d'autres de leurs élèves à qui ils la transmirent à leur tour. Elle allait dessiner les contours du nouveau visage du judaïsme français.

^{8.} Voir : Sandrine Szwarc, *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours*, 2013, Paris, éd. Le Bord de l'eau, coll. Clair et net.

LA NAISSANCE DE L'ÉCOLE DE PENSÉE JUIVE DE PARIS DE L'INQUIÉTUDE À L'ESPOIR

A la Libération, une expérience inédite s'est déployée en France connue sous le nom d'*École de Pensée juive de Paris*. Des personnalités prestigieuses s'y trouvèrent associées parmi les plus célèbres : Éliane Amado Levy-Valensi, Léon Askenazi dit Manitou, Edmond Fleg, Vladimir Jankélévitch, Emmanuel Levinas, Albert Memmi ou André Neher dont les noms résonnent avec admiration. Deux expériences l'ont illustrée : l'*École d'Orsay* (1946-1970) et le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* (1957-2007), des lieux de rencontre entre le monde juif et la pensée occidentale.

L'inspirateur de cette expérience se dévoila être le philosophe russe Jacob Gordin (1896-1947) qui marqua ce courant, en se consacrant à la formation spirituelle de toute une génération de penseurs juifs éclairés d'expression française depuis l'Occupation, qui à leur tour assurèrent la transmission de cette pensée.

Parmi les inspirateurs, il y eut également cette figure fascinante que ses disciples appelaient Monsieur Chouchani, même si tous s'accordaient à dire que ce n'était pas son vrai nom. Ce génie à l'allure de clochard, à la mémoire phénoménale et au savoir encyclopédique, servit notam-

ment de maître à Élie Wiesel, Emmanuel Levinas, Jean Halperin, Manitou qui transmirent son approche à une nouvelle génération. La nouveauté de leur méthode se rejoignait : réfléchir à une question donnée en partant des critères de la pensée juive pour arriver à une réflexion universelle, à l'inverse de ce qui avait prévalu de tout temps. Pour résumer en une phrase, même si leur méthode différait, leur postulat reposait sur une problématique intellectuelle qui défendait un particularisme de la pensée juive et qui tentait de le faire résonner dans l'universalisme du monde contemporain.

Cette expérience originale de la pensée juive en dialogue avec la sagesse universelle prit le nom d'*École de pensée juive de Paris* (et parfois de Strasbourg), comme l'avait désignée le philosophe Wladimir Rabi, par boutade, en reprenant une expression déjà en usage s'appliquant au monde de la peinture. Cette École accueillait alors une foultitude d'artistes cosmopolites dont le groupe majoritaire avait des origines juives. Au moins deux fois, le philosophe Emmanuel Levinas s'associait à la découverte de cette formulation, la faisant entrer dans le vocabulaire.

La première fois, il l'employa dans *Les*

Cahiers de l'AIU au début des années 1960 : « *On s'est amusé à désigner cette nouvelle façon de penser et de parler – qui remplit tous les foyers d'études judaïques de Paris — par le terme d'École de Paris, encore que ses représentants viennent le plus souvent d'ailleurs, d'Oran [NDLR, Manitou] et d'Obernai [pour André Neher], de Moscou et de Kiev [pour tous les intellectuels russes] ou de Tunis [pour Albert Memmi]* »⁹. Auparavant, dans ce même article, le philosophe juif définissait ainsi ce mouvement de pensée : « *Il y a un langage nouveau de toute une jeunesse formée aux disciplines universitaires et qui s'est tournée pour sa culture vers les textes traditionnels bibliques et rabbiniques et qui leur demande des enseignements sur le monde et sur les hommes. Les textes qui à la génération précédente apparaissaient périmés, se gonflent de significations parlant à une conscience ouverte sur l'univers. [...] Les pensées des Sages du Talmud... ne sont plus des préceptes d'une sagesse antique et folklorique, mais détiennent les forces propulsives de la pensée et de l'action* ».¹⁰

La seconde fois qu'Emmanuel Levinas évoqua l'École de Paris, ce fut dans la préface des *Quatre lectures talmudiques* paru en 1968 : « *Malgré un style propre, nous est commun avec tout un mouvement qui s'était dessiné dans le judaïsme français depuis la libération où notre regretté ami Jacob Gordin a joué un rôle éminent et que nous appelons parfois en nous amusant École de Paris* ».¹¹ Et comment E. Levinas le définissait-il : « *Notre plus grand souci consiste [...] à séparer la grandeur*

spirituelle et intellectuelle du Talmud des maladresses de notre interprétation ».¹²

Les particularités de ce mouvement étaient triples. Il s'agissait d'abord de redonner ces lettres de noblesse à la pensée juive en l'insérant dans le grand débat des cultures. S'imposait ensuite de faire revenir sous le giron du judaïsme les intellectuels juifs qui s'en étaient éloignés, ces fameux juifs perplexes qui n'avaient de conscience juive qu'une vision très lointaine. La philosophe Éliane Amado Lévy-Valensi qualifiait ainsi les penseurs juifs de l'après-guerre, ce groupe auquel elle appartenait : « *Il y avait parmi nous des juifs non seulement authentiques, au sens de Sartre, mais pieux et savants, de ceux qui devaient éclairer les perspectives ultérieures. Il y avait des juifs moins savants, mais sans problème en face de leur judaïsme. Il y avait ceux qui spontanément se sont caractérisés comme "juifs perplexes" et ont placé le Colloque sous le signe de la perplexité* ».¹³ Enfin émergeait la nécessité de former une nouvelle génération de cadres - alors que de nombreux avaient péri en déportation - qui sauront faire leur les deux précédents objectifs. Renaissance, ressourcement, renouvellement furent ainsi les trois mots d'ordre.

L'École *Gilbert Bloch à Orsay*, créée par Robert Gamzon déjà fondateur des Éclaireuses et Éclaireurs israélites de France, et le *Colloque des intellectuels juifs de langue française*, placé sous l'égide du Congrès juif mondial furent les principaux lieux où s'exprima cette pensée juive de langue

^{9.} Emmanuel Levinas, « École de Paris ? », *Les Cahiers du judaïsme*, n° 145, octobre 1963, p. 19.

^{10.} *Ibid.*, p. 18.

^{11.} Emmanuel Levinas, *Quatre lectures talmudiques*, Paris, Ed. de Minuit, 1968, introduction, p. 23.

^{12.}

^{13.} J. Halperin, É. Amado Lévy-Valensi, *La conscience juive*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, pp. 1-2.

française facilement identifiable. Leurs animateurs, des penseurs juifs de tout horizon, livraient un spectacle inédit où religieux et traditionalistes, laïcistes et athées, littéraires et scientifiques, sionistes et non sionistes, séfarades et ashkénazes, hommes et femmes, jeunes et plus âgés, divergeaient certes, mais s'écoulaient et dialoguaient.

L'expérience éclaira la pensée des Juifs de France jusqu'aux années soixante-dix. À cette date débuta son éclipse, quand le dialogue au sein même du judaïsme français se complexifia entre les différents groupes. Elle correspondait également à la « mort des intellectuels » après la disparition de Sartre et d'Aron,

vus comme des symboles, et à l'émergence de la Nouvelle Philosophie. Mais surtout, cela coïncidait, après la guerre des Six Jours, à la montée en Israël de ses principaux animateurs : Léon Askenazi pour l'*École d'Orsay*, André Neher et Éliane Amado Lévy-Valensi pour le *Colloque des intellectuels juifs de langue française*. Mais si l'*École* a fermé ses portes en 1970 et les Colloques se sont déités peu après la guerre de Kippour, des disciples ont directement bénéficié des enseignements des fondateurs et les ont à leur tour transmis à une nouvelle génération. Quoi qu'il en soit, leur examen permet de définir ce qu'est un intellectuel juif d'expression française.

L'École Gilbert-Bloch d'Orsay (1946-1970) : le ressourcement aux valeurs juives

L'École Gilbert-Bloch d'Orsay (1946-1970) a été une école de formation des cadres des Éclaireuses et Éclaireurs israélites de France et leur laboratoire de la pensée. Sa création à la rentrée universitaire d'octobre 1946 fut l'œuvre de Robert Gamzon dit Castor Soucieux (1905-1961), déjà créateur des EEIF en 1923.

Les buts de l'école s'inscrivaient clairement dans le scoutisme. Des archives déposées récemment au CDJC éclairent sa vocation :

*« L'École Gilbert Bloch a pour but de fournir aux judaïsmes français et nord-africains des chefs futurs, capables de ranimer la vie juive, en s'appuyant particulièrement sur les œuvres de jeunesse. Elle applique les principes du scoutisme EIF, et a pour but immédiat la formation de cadres, permanents ou bénévoles, pour le Mouvement EIF et ses réalisations ».*¹⁴

L'idée de créer cet établissement puisait ses racines dans l'Occupation et notamment dans la ferme-école de Lautrec, un chantier rural qui hébergeait des enfants juifs et assurait leur éducation. Denise Gamzon (1909-2002), dite Pivert, cheftaine à Paris et épouse de Castor, avait pris la direction de Lautrec dès mars 1941. En raison d'une grossesse difficile, elle fut remplacée par un jeune polYTECHNICIEN, Gilbert Bloch (1920-1944), qui avait passé 18 mois comme

lieutenant aux « Chantiers de Jeunesse » de Vichy, lesquels avaient été dissous par les autorités allemandes. Issu d'une famille juive assimilée, Gilbert Bloch découvrit les bases du judaïsme avec Léo Cohn, l'instructeur national des EEIF et l'un de leurs principaux inspirateurs religieux. Dans un rapport publié le 18 juin 1943, le polytechnicien imaginait les grandes lignes d'une école de cadres EEIF « *rassemblant des éléments d'élite d'une vingtaine d'années, consentants, et déjà dans le Mouvement. On leur donnerait des bases solides aux divers points de vue juif, agricole et artistique, pour leur permettre de devenir des foyers d'éducation et de rayonnement* ».

L'année suivante, Gilbert Bloch trouva la mort dans un maquis de Résistants à Vabre.¹⁵

À la Libération, le commissaire national des EEIF Robert Gamzon reprit son idée de créer une école de cadres et lui donna naturellement son nom. La découverte de la réalité de la Shoah et le prix élevé payé par les EEIF pour leur bravoure dans la Résistance avec la disparition de 152 responsables, rendaient diligente cette création. L'objectif de l'établissement en découlait : reconstituer les cadres de la communauté qui permettront de retrouver l'importance et la dimension de la tradition juive dans la culture universelle.

L'École ouvrit ses portes le 14 octobre 1946 dans un petit château loué à Orsay, dans la vallée de Chevreuse. Elle réunissait de jeunes adultes d'horizons différents dans une perspective d'ouverture au monde et d'invention d'une nouvelle façon d'être

¹⁴. « Buts de l'École Gilbert Bloch à Orsay », 1946, CDJC.

juif. L'inscription dans le scoutisme juif, celui des EEIF, résume son essence.¹⁶

Sa vocation est formulée dans sa brochure d'inscription :

« L'École vise essentiellement à former un type d'homme équilibré, dynamique, recherchant pour lui-même une vie harmonieuse et utile, capable de rayonner dans la Communauté juive, et d'en être un animateur. »

L'École n'est pas une Université, ni une École Technique, mais avant tout un groupe communautaire de camarades voulant partager la même vie, et marcher vers le même Idéal. La formation n'est pas limitée aux heures de cours, mais s'effectue tout aussi bien pendant les loisirs et la vie de tous les jours.

Elle tend à bâtir de jeunes Juifs ayant des connaissances sérieuses et profondes sur le Judaïsme, tout à la fois des Juifs conscients, des Français et des hommes cultivés et ouverts, qui sauront inscrire leurs problèmes de Juifs dans l'ensemble des problèmes humains.

Les élèves, devant devenir des éducateurs, devront être familiarisés avec tous les problèmes de la psychologie et de la pédagogie moderne, mais ils devront surtout être capables de percevoir l'humain et le beau dans la vie quotidienne, afin d'en transmettre la valeur à l'enfant ». ¹⁷

Ainsi, parmi les élèves sélectionnés parmi les chefs EEIF, à ceux qui s'éloignaient du judaïsme répondait ceux qui se rapprochaient de la tradition. En tout, vingt élèves

– dix garçons et dix filles – originaires de France ou d'Afrique du Nord formèrent la première promotion. La mixité était alors une nouveauté. Ainsi que nous le confiait Alain Michel, historien des EI, lors d'un entretien : « *La mixité à l'École d'Orsay a été une idée de Robert Gamzon, Castor, qui de la même façon avait été un pionnier du féminisme en faisant des Éclaireurs israélites de France le premier mouvement scout d'Europe mixte et le pionnier également en matière de coéducation. La logique était la même à Orsay. La mixité est apparue normale à l'ouverture de l'école, d'où d'ailleurs le nombre important de couples créés* ». ¹⁸

Dans cette école, les femmes avaient une place équivalente à celle des hommes : Denise Gamzon fut nommée directrice adjointe. Elle était également enseignante. Chaque semaine, Pivert présentait en effet une revue de presse : pour de nombreux élèves, il s'agissait du premier accès au monde politique, littéraire, et artistique, en bref à la culture générale qui constituait un temps fort de la formation de l'école. Plusieurs autres femmes ont enseigné notamment l'histoire juive, une matière alors nouvelle dans les études juives. Il y eut des cours novateurs comme celui de Mlle Talandier qui enseignait l'anthropologie du geste et du langage. Dans ces années d'après-guerre, une femme, si elle était compétente, pouvait être enseignante à l'École Gilbert Bloch et cela était une nouveauté dans un établissement juif. Cela existait déjà à la ferme école de Lautrec pendant l'Occupation, même si ce ne fut pas toujours simple, car les femmes s'occu-

paient encore des corvées.

C'était très exceptionnel à l'époque, cette absence de différences qui apparaissait comme une évidence entre les femmes et les hommes. L'École d'Orsay, prolongement des EEIF, a été la vision au mérite de Castor, qui a été aussi partagée par tous ceux qui se sont joints à l'expérience à ses côtés : la mixité des activités s'inscrivait dans sa logique éducative même si elle connut un double rejet, à la fois des autres mouvements scouts et également des milieux religieux. Paradoxalement, la mixité en France à l'époque a été aisée à mettre en place dans cette école d'élite de la judaïcité parce qu'elle était libre de ses enseignements, contribuant à forger cet esprit d'Orsay qui a renouvelé l'enseignement juif par son mode de diffusion des savoirs novateurs où car il s'agissait d'enseigner le judaïsme comme une discipline actuelle.

Et très vite, son rayonnement dépassa le cadre du scoutisme dont elle était issue. D'ailleurs, elle était subventionnée jusqu'en décembre 1948 par le Consistoire qui y voyait une opportunité de former des cadres de la vie religieuse ou des chefs laïcs proches des jeunes.

L'originalité d'Orsay fut d'avoir permis la formation d'une école de pensée juive autour du philosophe Jacob Gordin, premier enseignant en matière juive de l'école. Il n'enseigna que la première année, mais la présence de son élève Léon Askenazi, dit Manitou, permettra de diffuser cette philosophie juive aux autres promotions. Dans

ses pas, la tradition juive pouvait se formuler dans la langue philosophique et intellectuelle du XX^e siècle. Il en résultait l'idée que ses lois et ses rites, loin d'être désuets, pouvaient non seulement être appliqués et suivis dans la modernité, mais constituer une réponse aux questions soulevées par le monde contemporain. De cet enseignement révolutionnaire découlait un regard neuf sur la tradition juive, considérée comme un héritage commun à l'Occident.

Quelques années plus tard, Léon Askenazi devenu directeur de l'établissement et qui souhaitait les meilleurs enseignants, accueillit Chouchani qui fascina les élèves par son savoir et son originalité.

La pédagogie aussi était novatrice, sans diplôme ni examen, le dialogue étant privilégié entre les élèves et les enseignants. Le programme s'inscrivait selon plusieurs axes : sujets éducatifs, formation juive, travaux manuels, éducation physique, formation artistique, information sociale et politique.

L'École aida ainsi de jeunes juifs venus de lieux et d'horizons différents à compléter leur formation universitaire par une étude approfondie des textes de la tradition juive.

Alors que les dirigeants communautaires de l'après-guerre avaient une préoccupation majeure : pérenniser l'avenir de la jeunesse juive garante de la perpétuation du groupe, les élèves d'Orsay vus comme les futurs cadres communautaires furent ainsi formés pour pallier, au lendemain de la guerre, le

déclin du religieux. Et pas n'importe quel religieux, celui du retour aux sources loin de l'esprit des *yeshivot* axé sur la pratique davantage que sur l'esprit du judaïsme.¹⁹

L'emblématique Léon Askenazi, élève de la première promotion qui deviendra directeur, parlait le mieux de cette école de formation des cadres de la judaïcité française : « *La fameuse École d'Orsay s'était donné, entre autres objectifs, celui d'un ressourcement aux valeurs juives les plus anciennes, les plus profondes, afin de tenter de comprendre, notamment, le comment sinon le pourquoi des tragédies de l'histoire juive* ».²⁰ Manitou dira également : « *C'était une sorte d'oasis de vie juive, de haut niveau intellectuel, dans une communauté qui, à l'époque, était vraiment*

détruite. C'est dans ce milieu qu'apparurent les premiers universitaires et enseignants juifs pratiquants. Ensuite, ils ont essaimé dans toutes les directions ».²¹

L'école ferma ses portes en 1970 après l'*aliya* de son directeur et de nombreux élèves. L'esprit d'Orsay restera synonyme de connaissance, d'ouverture et de joie d'être, un laboratoire de dialogue enrichissant entre les valeurs de la civilisation contemporaine et la culture juive, où femmes et hommes avaient place égale selon leur compétence. Cette expérience a fasciné à tel point que « l'École d'Orsay » est même parfois confondue avec « l'École de pensée juive de Paris » dont elle n'est qu'un élément.

15. Lors de la création de la compagnie Marc-Haguenau au maquis de Vabre, Gilbert Bloch devient le chef, Robert Gamzon s'occupant des relations avec les autres maquis. Le 7 août 1944, un parachutage est annoncé en code par la radio anglaise. Le lendemain, une colonne blindée de la Wehrmacht attaque au moment du parachutage et Robert Gamzon donne l'ordre d'y répondre. Quatre autres jeunes maquisards et trois EEIF sont tués : Rodolphe Horwitz, dix-huit ans, Roger Gotschaux, vingt et un ans, et Gilbert Bloch, vingt-quatre ans, alors lieutenant de la deuxième compagnie de Vabre. Une stèle érigée à Lacaune, près de Vabre, rappelle leurs noms.

16. D'après un texte écrit par Castor pour *Lumières* (7, mars 1931), on apprend les valeurs des EEIF qui sont également celles qui seront enseignées à l'École d'Orsay : le développement physique en prêtant une attention particulière à la santé des enfants, contrôlant systématiquement leur poids, leurs capacités physiques, etc. ; le développement intellectuel car on demande aux chefs et aux cheftaines de préparer les jeunes adhérents à leur vie d'adulte, de les cultiver et de les former le mieux possible afin de créer des adultes équilibrés ; enfin le développement religieux avec pour objectif de diffuser de manière pédagogique et vivante la religion juive. Robert Gamzon invente également le « minimum commun », le respect des grands principes du judaïsme (le shabbat, la cacherout, la célébration des fêtes du calendrier hébraïque) qui deviendra propre à tous les mouvements de jeunesse jusqu'à aujourd'hui.

17. « Notice sur l'École Gilbert Bloch à Orsay », 1946, CDJC.

18. Echange téléphonique.

19. Dixit Gérard Israël lors d'une conférence sur « L'École d'Orsay. Soirée de témoignages » proposée par l'Alliance israélite universelle le 26 mai 2013.

20. Jacob Gordin, *Ecrits, Le renouveau de la pensée juive en France*, Albin Michel, Paris, 1995, pp. 9-10.

21. Film documentaire sur *Jacob et Rachel. Monsieur et Madame Gordin*, réalisé en 2002 par Emil Weiss.

Le Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2007) : les sources de la tradition juive dans le grand débat des cultures

Encore trop peu étudiés malgré la richesse des réflexions abordées, ces colloques de haut niveau, animés par des intellectuels juifs, furent des rencontres parisiennes régulières entre 1957 et le début du XXI^e siècle. Les thèmes proposés, reposant sur les textes de la tradition juive et sur leurs questionnements, étaient liés à l'inspiration du Comité préparatoire et à l'actualité. Tout au long des années, leur retentissement fut grandissant.

Le Colloque des intellectuels juifs de langue française qui deviendra une véritable institution de la judaïcité française a suscité de nombreuses espérances au moment de sa création. Et ses dix premières années marquèrent son heure de gloire. Au cours de cette période allant de 1957 à 1967 quand survint la guerre des Six Jours, dix rencontres avaient été organisées sous l'égide de la Section française du *Congrès juif mondial*. La réunion inaugurerait une nouvelle pensée juive : la réconciliation des intellectuels juifs, formés à l'université, mais se positionnant exclusivement du côté de l'universel, avec la tradition juive, non pas considérée comme un particularisme confessionnel, voire un obscurantisme, mais comme une pensée recevable par tous, digne de l'Occident comme aurait pu le formuler Emmanuel Levinas. Élaborée au cours de ces premiers

Colloques, une nouvelle définition de l'intellectuel juif apparaissait sur ce modèle en France dont l'apport à la pensée contemporaine est fondamental.

Il faut rappeler que la création du *Colloque des intellectuels juifs de langue française* plonge ses origines sous l'Occupation, de deux initiatives différentes.

D'abord, pendant la Seconde Guerre mondiale, des intellectuels juifs exclus de l'université en raison du *numerus clausus* avaient pris l'habitude de se retrouver. L'idée de ces réunions avait germé dans l'esprit du musicologue Léon Algazi et du philosophe Aaron Steinberg. Ils considéraient qu'il fallait pallier une carence : la démission de l'intellectuel juif, profil type d'avant-guerre, à réfléchir autour de valeurs juives, à la fois religieuses, culturelles et éthiques. La politique antisémite et les persécutions qui en découlèrent mirent un terme à cette initiative.

L'École des Prophètes fut également précurseur de cette expérience. Lorsque la « zone libre » fut occupée, entre novembre 1943 et août 1944, Georges Lévitte (1918-1999) alors moniteur de « la Sixième » branche clandestine des *Éclaireurs israélites de France* décida de fonder l'École des Prophètes à Chaumargeais, un hameau de Haute-Loire à une dizaine de kilomètres du Chambon-sur-Lignon. Dans l'aile d'une ferme située au lieu-dit Istor, mise à disposition par André Chouraqui qui y était hébergé avec sa compagne Colette²², son idée fut alors de donner un sens spi-

²². Nathalie Heinich, *Écrivains et penseurs autour du Chambon-sur-Lignon*, Bruxelles, 2018, Les Impressions Nouvelles, p. 114.

²³. Gérard Israël, *Heureux comme Dieu en France*, Paris, 1975, éd. Robert Laffont, p. 233.

rituel à l'expérience juive. G. Lévitte le verbalisa à l'époque : « *Demain, il faudra redonner vie au judaïsme. Il faut créer une nouvelle élite intellectuelle, une génération de maîtres qui permettra aux rescapés de cette guerre de découvrir le judaïsme et d'assurer sa permanence* ».²³ Avec d'autres moniteurs des EEIF – Itzhak Michaeli, Élie Rotnemer et Pierre Weill-Raynal – la résistance spirituelle au nazisme se mettait en place. Autour de Jacob Gordin, qui les rejoignit dès mars 1944 avec son épouse Rachel, des personnalités comme Léon Poliakov, l'orientaliste, historien de la pensée juive médiévale et professeur à l'École rabbinique de Paris, Georges Vajda ou son élève André Chouraqui découvraient leur vocation. En étudiant les sources de la Tradition, ils envisagèrent les voies de sauvetage spirituel et physique du peuple juif.²⁴

À la Libération, Léon Algazi et Aaron Steinberg décidèrent de poursuivre l'expérience pour permettre aux intellectuels juifs, dont certains avaient fréquenté l'École des Prophètes, de trouver un cadre qui serait à la fois un lieu de rencontre et de dialogue. Georges Lévitte s'impliqua également dans le renouveau de la vie intellectuelle juive en participant à cette nouvelle aventure après la guerre.

En outre, peu de temps avant l'idée même de créer le Colloque des intellectuels juifs de langue française, le philosophe Emmanuel Levinas pressentait la nécessité de réunir des intellectuels juifs ainsi qu'il l'écrivait dans un article paru dans le premier numéro de *L'Arche* : « *Il faut que dans*

les communautés de demain, les intellectuels pour qui le judaïsme n'est pas un gagne-pain soient les représentants autorisés du judaïsme. [...] La religion, pour un Juif, n'est pas question de propagande, mais d'enseignement. C'est donc en tant que culture qu'il faudrait présenter à l'attention des intellectuels, que nous croyons par définition curieux, un judaïsme qui représente une culture complète, comme il existe des nourritures complètes ».²⁵

De son côté, André Neher, alors professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, réfléchissait à l'idée de créer « une rencontre d'intellectuels juifs ». Il livra le cheminement de sa réflexion à Éliane Amado Lévy-Valensi dans la première lettre qu'il lui adressa : « *... Une recherche plus générale nous oriente, un besoin et une nostalgie nous animent, que partagent avec nous d'autres intellectuels juifs déçus et frustrés par notre vieil et pourtant tenace Occident. [...] je souhaite qu'ils puissent s'exprimer en commun, se confronter et aider à faire avancer un cran notre reconquête du monde juif que nous avons failli perdre naguère, insensés que nous étions, et qui se restitue lentement à nous, à chacun selon des démarches propres et des expériences personnelles* ».²⁶ André Neher ajoutait qu'il était « *en train de mettre sur pied une rencontre d'intellectuels juifs (en mai-juin ? À Strasbourg ou à Paris ? Peu importent encore les détails d'organisation) qui serait préparée par des relais : en groupes restreints et locaux, une question serait examinée chaque mois qui permettrait de voir un peu plus clair et de dresser des bilans provisoires* ».²⁷ Il est intéressant de voir que le théologien demanda dans cette

24. Sur le thème « Écrivains et penseurs autour du Chambon-sur-Lignon », une exposition rappelant le rôle joué par l'École des prophètes a été proposée à l'été 2018 au Lieu de mémoire de Chambon-sur-Lignon.

25. E. Levinas, « La diaspora est-elle une condition de survie du judaïsme ? », *L'Arche*, 1 (19), revue du Fonds social juif unifié, janvier 1957.

26. A. Neher à É. Amado Lévy-Valensi, Strasbourg, 27 janvier 1957, Fonds André Neher (BNI).

27. *Ibid.*

même missive à Éliane Amado si elle était en contact avec Emmanuel Levinas et ses étudiants ou avec « *l'École de Cadres d'Orsay* ». Tous se retrouveront ensuite dans l'École de Paris.

De la corrélation de l'ensemble de ces facteurs, un shabbat plein était donc organisé quelques mois plus tard, le 24 mai 1957 à l'initiative du *Congrès juif mondial* (CJM). Car Léon Algazi était devenu vice-président de la commission culturelle du *CJM* et le philosophe et essayiste Aron Steinberg, directeur du département culturel du *CJM*. Auparavant, une réunion fut fixée à l'heure du déjeuner le 26 février, au siège du Congrès juif mondial alors situé au 78 avenue des Champs-Élysées à Paris, par André Neher. Étaient conviés : É. Amado Lévy-Valensi, V. Jankélévitch, E. Levinas, L. Algazi, L. Askenazi et « quelques autres » pour « *sonder le besoin et envisager la forme d'une réunion d'intellectuels juifs au printemps prochain* ».²⁸

La date de la première réunion fut programmée et A. Neher craignait déjà « *que la "Retraite" de mai ne soit trop dans le style de Cerisy ; j'aurai souhaité quelque chose de plus direct et droit* », écrit-il à la philosophe Eliane Amado.²⁹ Les colloques de Cerisy étaient alors les rencontres intellectuelles annuelles de référence proposées par des penseurs protestants qui invitaient régulièrement des représentants d'autres tendances religieuses comme Vladimir Jankélévitch, Jean Wahl, Éric Weil, Edmond Fleg, Manes Sperber, Raymond Aron, etc. dès 1952.

Une vingtaine de personnes étaient donc sollicitées à envisager la création d'un lieu de rencontre et de réflexion pour les intellectuels juifs. Ce sera un shabbat plein, organisé du vendredi 24 mai au dimanche 26 mai 1957, à Versailles, dans une Maison de l'*OSE*³⁰.

Il y avait l'équipe du *CJM* au complet – Léon Algazi (secrétaire général de la Section française et d'Afrique du Nord), Aaron Steinberg (directeur du Département culturel du *CJM*), Edmond Fleg (président de la Section française du *Congrès juif mondial*), qui avait signé les invitations adressées aux participants et André Neher (président de la Commission culturelle) – accompagnés d'Éliane Amado Lévy-Valensi, Paul Bénichou, Vladimir Jankélévitch (le voisin d'Edmond Fleg, Quai aux Fleurs à Paris), Sheindel Naomi dite Anna Krakowski (directrice de cette Maison d'enfants), Emmanuel Levinas, Saül Lewin, Jérôme Lindon, Szolem Mandelbrojt, Dr Eugène Minkowski, Pierre Morhange, Ernest Naményi, Isaac Pougatch, Pierre-Maxime Schuhl, Alexandre Tansman et Jean Wahl. Contrairement à ce qui a pu être écrit, Léon Askenazi, dit Manitou, n'était pas présent à cette première rencontre, Jean Halperin non plus.

La distribution s'avérait pour le moins impressionnante. Les initiateurs de la réunion ne savaient pas encore qu'ils venaient de fonder un rendez-vous qui deviendra fondamental dans la vie culturelle juive française contemporaine. Ces premiers participants restèrent dans leur majorité

28. A. Neher à É. Amado Lévy-Valensi, Strasbourg, 19 février 1957, Fonds André Neher (BNI).

29. A. Neher à É. Amado Lévy-Valensi, Strasbourg, 12 avril 1957, Fonds André Neher (BNI).

30. Ancienne école normale israélite orientale de filles de l'AIU de 1922 à 1940, elle devint une maison d'enfants rouverte en 1943 (pour l'UGIF) avant d'être reprise par l'*OSE* et ouverte le 1^{er} mai 1946 pour les adolescents de stricte observance. Elle fermera en 1962. Mme Krakowski succéda à la direction aux époux Félix Goldschmidt (1946-1947).

des fidèles de la rencontre et ont été appelés « le noyau versaillais » par Eliane Amando, du nom de la ville où s'était tenu cette réunion.

Cette première rencontre annonça sa réussite, car les différentes communications apportaient la réponse à la question douloreuse et ontologique que tout juif se posait après la Shoah : « Qu'est-ce qu'être juif ? ». Et finalement, comment démontrer aux soixante-dix nations et aux Juifs eux-mêmes que l'on ne pouvait se passer du judaïsme. Edmond Fleg réfléchit au « Sens de l'histoire juive » et le conclut par l'espérance, Saül Lewin évoqua « Israël et la Diaspora », André Neher proposa déjà une leçon biblique sur « Caïn et Abel », et enfin Vladimir Jankélévitch concluait avec une réflexion sur « Le Judaïsme, problème de l'intérieur ».

Tout semble dit dans la préface de la *Conscience juive* qui rassemble les travaux des trois premiers *Colloques des intellectuels juifs de langue française*. L'incipit de la préface d'André Neher constitue une donnée-clef pour comprendre la raison qui sous-tend la tenue de la première réunion du *Colloque* :

« Longtemps, l'intellectuel juif a fait figure d'enfant perdu du judaïsme. Dans tous les chantiers, il était à la tâche ; sur tous les champs de bataille, il menait la lutte ; dans les combats les plus louables et les plus périlleux, il constituait l'avant-garde, mais c'étaient les chantiers, les arènes, les risques où les responsabilités humaines les plus diverses

se trouvaient engagées, sauf une : celle, précisément, du judaïsme. ... On donnait le meilleur de soi-même à toutes les philosophies du monde, mais on n'avait ni le temps, ni la curiosité, ni le courage d'imaginer le judaïsme autrement que sous le masque que lui prêtaient les préjugés, les partis pris, les topiques séculaires. C'est à renverser ce mouvement qu'a tendu l'idée première de nos colloques ». ³¹

En observant ce groupe particulier, la définition de l'intellectuel juif se dessinait des espérances nées après la Libération. Ressentie philosophiquement comme un échec de la modernité, la Shoah constituait après 1945 une réalité incontournable autour de laquelle s'élaboraient des questionnements fondamentaux. Pourquoi le judaïsme et les Juifs ont-ils été les premières victimes de ce plan macabre ? Que peut-il arriver à ce peuple, cette religion, cette culture, cette pensée après qu'on a tenté de l'anéantir ? Finalement, comment peut-on être juif après la Shoah ?

Les intellectuels présents à Versailles puisèrent dans les textes juifs – Torah, Talmud, Cabbale - les réponses à la destruction des Juifs d'Europe. En cela, ils voulaient démontrer leur modernité dans les questionnements contemporains et l'inscription du judaïsme dans le grand débat des cultures. Ils espéraient aussi prouver que le judaïsme européen n'avait pas disparu et qu'il était capable de renaître de ses cendres plus flamboyant que jamais. Par ailleurs, ces universitaires, philosophes, historiens, mathématiciens, mé-

³¹. *La conscience juive. Données et débat*, op. cit., p. V.

decins, artistes, ou rabbins, cherchèrent également à redéfinir leur appartenance au judaïsme. En créant et en participant à ces discussions, ils s'engagèrent dans la voie du ressourcement. Enfin, alors que la Shoah avait décimé les principaux cadres de la communauté juive de France, l'heure de la Libération, de la reconstruction spirituelle du judaïsme français, était également celle qui sonnait la formation de nouvelles personnalités charismatiques pour la guider. Ce colloque s'inscrivait ainsi parfaitement dans les objectifs de l'École de pensée juive de Paris et les parachevait.

Le propos créateur de ce Shabbat plein motiva les initiateurs du *CJM* à organiser une nouvelle rencontre. Et le lundi 28 septembre 1959, alors que se concluait le deuxième *Colloque*, Léon Algazi en prononçait l'acte de création :

« Je voudrais qu'il fût entendu que maintenant ces rencontres des intellectuels juifs sont devenues une bonne habitude. [...] Je crois que si le judaïsme, français, américain, et en général, se trouve dans l'état où il est, état que je ne veux pas qualifier, cela est dû à ce qu'il est amputé de ses intellectuels. Les intellectuels juifs travaillent dans tous les domaines, avec des succès considérables ; ils sont utiles dans tous les domaines de la pensée, de la science et le judaïsme. Mais il [le judaïsme] reste pauvre intellectuellement. Si nous sommes là, si nous pouvons de nouveau être réunis, peut-être et même sûrement réussirons-nous à remédier à cette pauvreté intellectuelle et spirituelle des judaïsmes de l'Occident ». ³²

Dès ce deuxième colloque, un Comité préparatoire fut constitué présidé par André Neher qui, comme son nom l'indiquait, était chargé de préparer les rencontres. Y participèrent Éliane Amado Lévy-Valensi, Emmanuel Levinas, Edmond Fleg et Léon Algazi. André Neher interprétait le sens à donner à l'expérience :

« Le seul débouché de cette activité serait quelque chose qui se retournerait vers la pensée même de celui qui l'émet, c'est-à-dire, que des pensées, ici d'intellectuels juifs, puissent tout d'abord s'exprimer, ensuite s'affronter, et par l'affrontement, trouver d'autres éléments pour s'épanouir - et par les obstacles rencontrés chez d'autres, qui arrêtent la pensée propre de chacun, revenir sur soi-même, sur sa pensée juive et ainsi mieux la connaître en tant que telle ». ³³

Le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* était né.

Les premières critiques fusèrent déjà. Elles émanaient du libre penseur Wladimir Rabi qui regrettait la timidité de la réflexion dans ces deux premiers colloques au travers de deux points non abordés : « que (je le cite) la racine du mal se trouve en Dieu lui-même » comme l'a rapporté Gershom Scholem ; et que le sujet « Monde juif, monde arabe » n'ait pas été traité afin d'insérer le judaïsme dans les nations. ³⁴

Ainsi, le *Colloque* trouvait sa première origine dans le constat de nécessité d'élaborer une réflexion suite aux persécutions antijuives de la Seconde Guerre mondiale.

^{32.} *Ibid.*

^{33.} *La conscience juive. Données et débat*, op. cit., p. 212.

^{34.} *La conscience juive. Données et débat*, op. cit., p. 208.

^{35.} *La conscience juive*, op. cit., p. 232.

Il puisait sa légitimité dans la rupture occasionnée par les événements de 1933-1945 qui remettait en cause la place des juifs dans la civilisation occidentale. Les penseurs instigateurs des premières rencontres d'intellectuels juifs ne pouvaient qu'en prendre acte et tenter de se redéfinir sur le mode identitaire. Léon Algazi, président de séance de la troisième rencontre d'intellectuels, expliquait lors du discours d'ouverture :

« *Il est plus que probable, en effet, qu'avant l'horrible massacre, notre initiative – je veux dire l'initiative du Congrès juif mondial – de convoquer des réunions d'intellectuels juifs, n'aurait pas été accueillie avec la même ferveur qu'aujourd'hui. Il s'est passé depuis 1940 un certain nombre de choses qui nous ont imposé une prise de conscience de plus en plus nette de notre appartenance spirituelle. C'est du moins le sens que je crois pouvoir donner à l'intérêt grandissant que les intellectuels juifs manifestent pour ces Colloques* ».³⁵

À n'en point douter, la prégnance de la Shoah dans les esprits a permis à des intellectuels qui ressentaient la nécessité de réfléchir à l'échec de la modernité qu'elle constituait de prendre conscience de leur judéité.

Abondant dans le même sens que Léon Algazi, André Neher précisait :

« *Depuis 1945, nous sommes reconstitués, nous sommes restaurés, nous sommes rétablis, et quelqu'un qui nous observerait*

aujourd'hui dans cette réunion d'intellectuels nous verrait physiquement comme on a pu nous voir en 1933. Nous sommes là des Juifs vivants et installés dans la vie et la société, mais nous portons en nous ce qui nous manque. Nous avons des enfants, mais nous avons aussi en nous la plaie des enfants que nous avons perdus ».³⁶

Vladimir Jankélévitch, membre du noyau versaillais, exprimait également ce déchirement :

« *Nous ne sommes pas ce que nous étions avant, il y a des mains que nous ne serons plus, des pays où nous n'allons plus, des choses que nous ne faisons plus, des paroles mêmes que nous ne prononçons plus, et ce n'est pas seulement négatif, c'est aussi une adhésion à des valeurs que nous ne reconnaissions pas. Vous savez bien que c'est une des raisons pour lesquelles nous sommes toujours aussi nombreux à une séance du CJM, beaucoup d'entre nous n'avaient pas conscience du judaïsme* ».³⁷

Ces rencontres portaient le témoignage de l'universalisme des sources juives, une religion que l'on avait voulu faire disparaître à Auschwitz et, pourtant, il faudra attendre le XXV^e Colloque, « Mémoire et histoire », en décembre 1984, vingt-sept ans après le Shabbat plein de Versailles, pour voir ce thème abordé... sans Élie Wiesel qui a « trouvé qu'il lui était impossible, à lui, d'aborder un tel sujet une fois encore, nous devons oser l'aborder sans lui ».³⁸

36. *La conscience juive, op. cit.*

37. J. Halperin, G. Lévitte, *Mémoire et histoire*, Paris, Denoël, 1986, p. 182.

38. *Mémoire et histoire*, op. cit., p. 65.

Le Colloque des intellectuels juifs de langue française est né de la soif de vie, de questions et de réponses engendrées par la Catastrophe. Et paradoxalement, la Shoah n'a jamais été abordée de front lors des rencontres.³⁹

Un des objectifs des premières rencontres était également de tenter une réconciliation entre les intellectuels de tout bord, mais aussi une réconciliation des intellectuels juifs avec leur judaïsme. Leur audace rassemblait dès le départ deux univers qui s'ignoraient en France depuis trop longtemps, celui d'un judaïsme dépositaire de la pensée et des valeurs juives traditionnelles et celui des intellectuels juifs, se voulant avant tout des hommes formés aux philosophies grecques et allemandes.

La ténacité des instigateurs du *Colloque* conduisit cette rencontre de la modeste réunion de mai 1957 à Versailles, qui ne groupait qu'une vingtaine de personnes, au triomphal auditoire présent à l'École Normale Israélite Orientale dix années plus tard, à l'invitation de son directeur Emmanuel Levinas. Ces dix premières années peuvent être considérées comme les plus glorieuses. Le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* ayant construit une passerelle entre les Juifs perplexes ou ignorants et les autres, mais aussi, et surtout, un pont entre la pensée juive et la philosophie occidentale.

En devenant un rendez-vous culturel de haute volée, convivial, très prisé et res-

pecté, les intellectuels juifs d'expression française gagnaient leurs lettres de noblesse.

Ce fut donc dans ce contexte qu'apparut l'intellectuel juif en France.⁴⁰ Qui était-il ? Déjà c'est un intellectuel, tel qu'il naît au moment de l'affaire de Dreyfus, qui utilise sa notoriété pour s'engager. Dans un essai datant de 1898, on découvre cette définition : « *Ailleurs il s'égaye de l'épithète médiocrement correcte qu'on a donnée dans la presse et au Parlementaire au groupe si nombreux d'hommes appartenant à la catégorie des hommes d'étude et de science qui de plus en plus en sont venus, non seulement à douter de la culpabilité de Dreyfus, mais encore à affirmer son innocence. On les a baptisés du nom d'"intellectuels"* ».⁴¹

Même si des exceptions existaient de figure d'intellectuels juifs comme Bernard Lazare, André Spire, Edmond Fleg, entre autres, qui émergeaient au moment de l'Affaire Dreyfus, ou qu'un Comité français pour la protection des intellectuels juifs persécutés⁴² était créé en 1933 pour défendre cette catégorie en Allemagne, ils sont à considérer comme des précurseurs.

Par ailleurs, il se veut un intellectuel juif, ce qui ne signifie pas seulement qu'il est un intellectuel de confession juive, mais qu'il a une conscience juive qui lui intime de prendre position sur des questions d'éthique au regard de la tradition judéo-chrétienne. Ainsi, les 5 et 6 décembre 1964 avait lieu le premier Col-

39. « Les penseurs au Colloque des intellectuels juifs de langue française (1857-2007) à l'ombre de la Shoah », *Des philosophes face à la Shoah, Revue d'histoire de la Shoah*, octobre 2017, n° 207, pp. 329-342.

40. Nous l'avons déjà défini dans : Sandrine Szwarc, « Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue », *Les études du CRIF*, mai 2014, n° 31.

41. Albert Réville, *Les étapes d'un intellectuel : à propos de l'Affaire Dreyfus*, Paris, Stock éditeur, 1818.

loque des intellectuels juifs de langue française proposé en Province, à Strasbourg à l'initiative d'André Neher. Alors que six rencontres avaient déjà été organisées à Paris, René Weil, dans son discours d'ouverture, rappelait la mission de l'intellectuel juif : « *Après les massacres nazis et la résurrection d'un État juif, nous estimons qu'un juif qui a la légitime prétention d'être un homme de culture ne peut se retrancher du monde. Être juif, ce n'est pas revenir au ghetto. C'est être responsable du monde. "La vie d'un juif, son existence, dit le philosophe juif Jacob Gordin, c'est la seule garantie du salut qui possède le Monde..."* ».⁴³

Enfin, dernier élément, l'intellectuel juif ce n'est pas non plus un juif intellectuel, en ce sens qu'il apparaît comme un humaniste dont les écrits ne doivent pas se cantonner à des débats paroissiaux, mais dépasser la sphère d'influence de sa communauté pour s'inscrire dans les débats nationaux. Pour cela, l'intellectuel juif doit posséder une vaste culture générale lui permettant d'avoir une renommée nationale, voire plus.

Pour l'intellectuel juif - homme de lettres, universitaire, philosophe, scientifique, artiste, rabbin ou savant -, il s'agissait de relever un challenge après la tentative d'extermination du judaïsme et l'espoir suscité par la création de l'État d'Israël.

Avec de grands noms, les *Colloques d'intellectuels juifs de langue française* ont été jusqu'aux années soixante-dix un

exemple extraordinaire de coopération, car se côtoyaient dans une atmosphère amicale des personnalités aussi hétéroclites que des universitaires fidèles aux Textes (Léon Algazi, Éliane Amado Lévy-Valensi, Léon Askenazi, Alexandre Derczanski, Edmond Fleg, Emmanuel Levinas, André Neher, Aron Steinberg), de grands rabbins (Jacob Kaplan et Meyer Jaïs), des scientifiques dont des professeurs d'université ou des médecins (Eugène Minkowski, Michel Baruk, Claude Riveline, Henri Atlan), des savants laïcs (Vladimir Jankélévitch, Jean Wahl, Albert Memmi, Robert Misrahi ou l'atypique Vladimir Rabi), des poètes (Claude Vigée), des peintres (Yaacov Agam), etc. Les différentes facettes du judaïsme français qui y participèrent assurèrent sa réussite, évitant qu'un courant particulier ne monopolisât les discussions.

Et l'on observait un glissement du foyer des penseurs juifs qui s'opérait en ce tournant du du mitan du XX^e siècle : du centre berlinois éclairé par la Haskala, les Lumières juives avant-guerre, Paris devenait le nouveau carrefour des idées. La capitale française laissera ensuite sa place à Jérusalem à partir des années quatre-vingt.

Le dernier colloque eut lieu en 2007 dans le quasi-anonymat. Depuis les années quatre-vingt, le Colloque des intellectuels juifs de langue française avait en effet perdu de son aura, à l'instar de la figure de l'intellectuel qui l'illustrait.

42. Comité français pour la protection des intellectuels juifs persécutés, *La protestation de la France contre les persécutions antisémites*, Paris, Librairie Lipschutz, 1933.

43. « Colloques. Entre le Ghetto et l'Horizon 2000 », *Information juive*, vendredi 15 janvier 1965.

Emergeant à la Libération, l'École de pensée juive de Paris a inauguré une vision harmonieuse réconciliant les deux facettes de l'identité des intellectuels juifs : celle de penseurs juifs qui ont eu l'audace d'assumer une fusion inédite entre judaïsme et universalisme. Cet esprit de rencontre heureuse entre culture juive et culture universelle a accompagné plusieurs décennies de la vie juive en France. Ces grandes signatures ont dessiné la vie intellectuelle dans l'après-guerre.

Les précurseurs : l'invention de l'historiosophie

D'abord, il y a eu les précurseurs. Et le premier d'entre eux est incontestablement Jacob Gordin (1896-1947), né non loin de Saint-Pétersbourg et ancien membre de l'Académie allemande pour la Science du Judaïsme de Berlin, illustration de la Haskala, les lumières juives. Ce philosophe qui parlait une dizaine de langues inspira profondément les intellectuels juifs en France où il séjournait à partir de 1933. La figure de Jacob Gordin fut ainsi tutélaire et marqua ce courant orienté vers une double fidélité vouée à la fois au judaïsme et à la philosophie.

L'inspirateur de cette expérience s'est consacré à la formation spirituelle de toute une génération de penseurs juifs éclairés dont Léon Askenazi, André Neher par l'entremise de son épouse Renée Neher-Bernheim, Emmanuel Levinas ou Léon Poliakov entre autres. Sa méthode qui a tant séduit s'inspirait de sa culture philosophique solide et de sa connaissance des sources de la tradition juive acquise dans un second temps. Elle reposait sur l'historiosophie, autrement dit la connaissance du sens de l'histoire. Un concept inédit qui fut repris par son élève Léon Askenazi. Jacob Gordin fut en effet le premier professeur en pensée juive à l'École d'Orsay, mais sa disparition prématurée à l'été 1947 laissa son œuvre inachevée bien qu'elle fût portée par ses éminents disciples. Excepté des articles, on ne compte qu'un essai en allemand à son actif, sa thèse de doctorat, *Enquêtes sur la théorie du jugement infini*, soutenue en 1929 à Berlin.⁴⁴ Ce philosophe est actuellement au cœur d'un regain d'intérêt au sein des études juives.

Il faut également mentionner que son épouse Rachel Gordin fut une pédagogue pionnière dans l'éducation en alliant la méthode Montessori aux méthodes d'enseignement juif inspirées

44. Jacob Gordin, *Untersuchungen zur Theorie des unendlichen Urteils*, Berlin, Akademie-Verlag, 1929, 167 p.

de son mari. Suite à sa rencontre avec Maria Montessori, elle fut même la première à l'introduire en France. Rachel Gordin l'illustra au jardin d'enfants Zikhron Yaakov (le souvenir de Jacob) créé en 1948 à l'École normale israélite orientale (ENIO) dirigée par Emmanuel Levinas.

L'autre inspirateur de l'École de pensée juive de Paris a été M. Chouchani (1895-1968). Chouchani, plutôt celui qui s'était choisi comme nom Chouchani, M. Chouchani, professeur Chouchani, rav Chouchani, ou Mordekhai Chouchani et même M. Chouchana à Strasbourg avant-guerre, etc., reste mystérieux. Si Jacob Gordin fut l'avers d'une médaille lumineuse des inspirateurs de l'École de pensée juive de Paris et de Strasbourg, Chouchani en était son sombre revers. Outre son génie, Chouchani attirait l'attention aussi par le personnage à l'apparence de clochard qu'il s'était forgé. Son allure et ses mauvaises manières ont dérouté : il savait se rendre détestable. Néanmoins, ceux qui ont croisé sa route ont été subjugués par son savoir et fascinés par le personnage. Ses connaissances encyclopédiques qu'il rendait vivantes à ses élèves touchaient de nombreux domaines dont la dialectique talmudique et les sources de la tradition juive qu'il connaissait par cœur ; mais aussi la philosophie et les sciences dures comme les mathématiques et la physique quantique. Chouchani était polyglotte : il parlait couramment plus d'une dizaine de langues, dont le fran-

çais, l'allemand, l'hébreu, le yiddish et l'anglais. Comme Jacob Gordin d'ailleurs. Hypermnésique, une seule lecture lui permettait d'enregistrer l'intégralité de l'ouvrage sur lequel il s'était penché. Le tour de l'aiguille plantée dans la Torah était une de ses attractions préférées. Il récitait la suite sans hésitation. Infatigable voyageur, on retrouve des témoignages du passage de Chouchani dans plusieurs régions du monde (Europe, Asie, Afrique, Amérique). L'élite du judaïsme français, dont Emmanuel Levinas et Élie Wiesel, l'École d'Orsay où il a enseigné, doit beaucoup de sa formation à cet inquiétant personnage, grâce à sa méthode d'enseignement si particulière : celle de l'interprétation à l'infini des Textes en convoquant les sciences profanes. Construire, déconstruire, reconstruire puis détruire et recommencer. Ainsi, fort de sa culture générale impressionnante, le talmudiste Chouchani a proposé des interprétations nouvelles et a ouvert des perspectives inexplorées. La fascination qu'il a exercée par ses capacités intellectuelles et le mystère entretenu autour de son identité ont contribué à faire de Chouchani une légende de son vivant et plus encore après sa mort. Il y a soixante ans, le 26 janvier 1968, disparaissait à Montevideo en Uruguay ce génie à l'allure de vagabond dont la vie est probablement l'énigme la mieux gardée du XX^e siècle. Des révélations orientent à chercher sa véritable identité du côté de Hillel Perelman, né à Brest-Litovsk à la fin du XIX^e siècle.⁴⁵

45. Nous lui consacrons une étude approfondie qui paraîtra en 2020.

Les philosophes : entre Jérusalem, Athènes et Rome

Au moins, trois philosophes parmi les plus emblématiques ont marqué cette École.

D'abord, le philosophe Emmanuel Levinas (1906-1995) qui est le plus emblématique penseur juif d'expression française du XX^e siècle. Mais aussi le plus mal appréhendé, car la pensée levinassienne est exigeante. Le philosophe et penseur juif sut ressusciter les Textes par des Leçons talmudiques qu'il proposa entre la fin des années soixante et jusqu'en décembre 1989 – six années avant sa disparition – dans le cadre du Colloque des intellectuels juifs de langue française ou lors de ses interventions du samedi matin à l'École normale israélite orientale (ENIO) qu'il dirigeait depuis la fin de la guerre. On y mesure pleinement l'évolution et la révolution enclenchées qui continuent à fasciner l'intelligence des mondes juif et philosophique. E. Levinas, réfléchissant sur la notion de justice, énonçait que « *le Juif est peut-être celui qui – par l'histoire inhumaine qu'il a vécue – comprend l'exigence surhumaine de la morale, la nécessité de trouver en soi la source de ses certitudes morales* ». Ce penseur juif amoureux de la langue française, un hébreïsant parlant le grec, enraca sa réflexion dans sa rencontre entre l'histoire, la petite et la grande, et la philosophie. Même si les thèmes de ces engagements post-Shoah étaient en germe dans l'entre-deux-guerres, l'expérience de la captivité comme prisonnier dans un camp militaire, l'extermination

de sa famille restée en Lituanie et les persécutions subies par sa femme et sa fille cachées près d'Orléans déterminèrent ses questionnements. À la Libération, cette « tumeur de la mémoire » donna naissance à son concept de l'homme en quête de l'humain. Car si la tentative de destruction du peuple juif illustrait celle de déshumanisation toujours menaçante, elle impliquait de se demander comment garantir l'humanité de l'homme pour empêcher l'itération de cette catastrophe. Par sa thèse de doctorat de 1930 sur la *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*, le philosophe E. Levinas introduisait en France la phénoménologie héritée de son professeur Husserl et de son disciple qui lui succéda, Heidegger, et dont il suivit également les enseignements à l'université de Fribourg. Selon la phénoménologie – le discours sur l'apparition des phénomènes –, pour que la philosophie aboutisse à des certitudes, elle doit partir de descriptions sûres. La particularité de la pensée levinassienne a été de dépasser cette conception qui a pourtant été la sienne avant la Shoah : si la philosophie n'était pas ontologie – les philosophes se demandant depuis Aristote ce que signifie le fait d'être –, elle se devait d'être éthique. Par ailleurs, si la philosophie a fait triompher le moi, il fallait rappeler que « le moi est haïssable ». Et le sujet auquel s'attela le philosophe était donc une question cruciale : la tradition philosophique n'aurait-elle pas complètement éludé la question d'autrui ? En y réfléchissant, Emmanuel Levinas créa une révolution qui ne marquait pas simplement un moment,

mais une rupture dans l'histoire de la philosophie, car si jusque-là les philosophes n'avaient pas su penser autrui comme véritablement autre, la pensée levinassienne qui s'inaugurait par une critique de l'élément grec introduisait comme facteur de réponse les sources de la tradition juive. La question éthique qui en émergeait donnait un nouveau sens qui lui permit de développer son concept sur le visage d'autrui. Sa rencontre dès 1946 avec le mystérieux Chouchani lui fournit sa méthode d'herméneutique développée dans ses célèbres Leçons talmudiques. Sa pensée n'a pas fini d'être commentée.

Ensuite, seule présence féminine dans ce panthéon masculin, la pensée d'Éliane Amado Lévy-Valensi (1919-2006) avoisine celle d'Emmanuel Levinas. Au-delà des ressemblances dans leur parcours de philosophes, leur perception de la Shoah les a orientés vers la redécouverte des sources de la tradition juive. Née à Marseille, elle est l'héritière de deux judaïsmes aux identités fortes : le judaïsme d'Algérie par son père et la culture séfarade par sa mère, descendante de la Maison Allatini surnommée « Les Rothschild de Salonique ». Philosophie et psychanalyste, agrégée et docteure en philosophie, Éliane Amado Lévy-Valensi a été oubliée. Pourtant, elle sut réussir dans les domaines où d'autres avaient échoué avant elle : en étant précurseur de la réhabilitation de la pensée juive dans l'universel au sein de l'École de pensée juive de Paris ; en étant une représentante de cette pensée d'expression française dans les milieux uni-

versitaires israéliens. Bref, en réconciliant pensée juive, philosophie et psychanalyse et en donnant ses lettres de noblesse à l'interdisciplinarité. Son audace et son originalité furent sa force, mais aussi la raison de sa mise à l'écart.

Sa réflexion est l'une des plus puissantes parmi les penseurs juifs d'expression française. Puisant aux racines de l'humanité, entre consciences grecque, romaine, hébraïque et juive et sciences universelles, Éliane Amado Lévy-Valensi entama un dialogue — une notion choyée dans sa réflexion — entre ses trois domaines de prédilection : philosophie, psychanalyse et pensée juive. Déjà professeur de philosophie dans la prestigieuse Sorbonne alors qu'elle n'était que trentenaire, elle théorisa notamment l'occultation de la pensée juive qui avait de tout temps prévalu dans la culture de l'Occident privilégiant ses racines gréco-romaines. Par ailleurs, au même titre que les racines juives ont été niées dans la réflexion des plus éminents philosophes qui s'en étaient pourtant nourris, elle sut démontrer comment les femmes avaient été oubliées dans le dialogue envers autrui. La femme et le couple d'après la *Genèse* apparaissent comme le noeud gordien de la pensée lévy-valensiennne.

Éliane Amado fut la cheville ouvrière du Colloque des intellectuels juifs de langue française où elle développa ses idées jusqu'à son *aliya* effectuée peu de temps après la guerre des Six Jours. Contrairement à ses pairs venus en Israël, Éliane

Amado-Lévy-Valensi a été immédiatement intégrée dans le monde universitaire israélien. Accueillie au département de philosophie de Bar-Ilan, elle a été la première femme à bénéficier du grade de *full professor*. Son rôle a été considérable à plus d'un titre dans l'École française de Bar-Ilan qu'elle y a créée : alors que dans toutes les universités israéliennes, la distinction entre philosophie et pensée juive était de rigueur, elle décida de réunir les deux disciplines dans un même département. Soucieuse de voir la relève assurée, elle s'entoura de collègues et d'étudiants de toute origine pour transmettre ce double bagage, philosophique et traditionnel. Disparue en 2006 après des années de maladie, elle laisse une œuvre féconde et pluridisciplinaire. L'année 2019 marque le centenaire de sa naissance et le début de sa reconnaissance avec la parution de la première biographie à lui être consacrée⁴⁶.

Quant à Vladimir Jankélévitch (1903-1985), il fut un des premiers fidèles du Colloque des intellectuels juifs de langue française, présent dès la première rencontre de Versailles.

Ce philosophe était déjà renommé pour ses cours donnés à la faculté des lettres de Lille avant-guerre. Mobilisé en septembre 1939, blessé en juin 1940, il apprenait à l'hôpital de Marmande, dans le Lot-et-Garonne, sa révocation de l'enseignement public « *pour n'avoir pas possédé la nationalité française à titre original* ». L'auteur de *L'alternative* qui marqua l'his-

toire de la philosophie passa les années de guerre sous plusieurs identités, dont celle d'André Dumez, ce qui lui permit d'obtenir un poste de professeur à la Faculté de Lettres de Toulouse où il avait déjà enseigné en 1936. Il y rencontra Éliane Amado Lévy-Valensi qui devint son étudiante et une amie. La nouvelle destitution de Vladimir Jankélévitch en décembre 1940 en vertu « du statut des juifs » décida son entrée en Résistance. Le philosophe retrouvait en octobre 1947 son poste de professeur à la Faculté de Lille, puis en 1951, il devint titulaire de la chaire de philosophie morale à la Sorbonne. Il y revoyait son ancienne étudiante, Éliane, et fut même membre de son jury de thèse. La recommandation de V. Jankélévitch fut de poids dans le lancement de sa carrière universitaire.

Voisin d'Edmond Fleg, Quai aux Fleurs à Paris, c'est par cette proximité géographique que ce pianiste passionné fut convié à la rencontre inaugurale du Colloque des intellectuels juifs de langue française de mai 1957 qui ne portait pas encore ce nom. Jusque-là, sa conscience juive ne s'était jamais exprimée véritablement dans ses travaux philosophiques. Vladimir Jankélévitch en deviendra une figure de proue même si les sources juives resteront de l'hébreu pour lui. Jean Halperin, cheville ouvrière du Colloque, considérait les philosophes Vladimir Jankélévitch, Emmanuel Levinas et Éliane Amado Lévy-Valensi comme les principales figures de la rencontre, « *sans qui ces colloques n'existeraient pas* ».⁴⁷

46. Sandrine Szwarc, *Éliane Amado Lévy-Valensi. Itinéraires*, Paris, éd. Hermann, 2019.

47. J. Halperin, G. Lévitte, *L'Autre dans la conscience juive. Le sacré et le couple*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, p. 155.

Les bâtisseurs : âme juive et culture universelle

Parmi les bâtisseurs, on peut déjà citer André Neher (1914-1988) qui fut l'âme de l'École de pensée juive de Paris. Il s'annonça aussi comme un personnage clef du renouveau de la pensée juive en France après la Shoah. S'échafaudant à partir de la Libération, la pensée d'André Neher prit totalement en compte les deux événements qui marquèrent le judaïsme au mitan du XX^e siècle : la *Shoah* et la renaissance de l'État d'Israël. Le lien qu'il tissa entre Auschwitz et Jérusalem n'était pas de cause et de conséquence d'un point de vue historique, mais le prolongement d'une approche spirituelle et réflexive. Par sa participation aux Colloques des intellectuels juifs de langue française dont il fut le président du Comité préparatoire jusqu'en 1969, André Neher s'est attaché à rendre au judaïsme une place privilégiée dans un monde sécularisé. Présent dès la première rencontre d'intellectuels qui eut lieu dans une Maison de l'OSE à Versailles en 1957, il en deviendra l'inspirateur. Avec les autres participants, il s'est attaché à puiser dans les textes de la Tradition juive les réponses aux grands questionnements du moment. Au cours des dix premiers *Colloques*, de 1957 jusqu'à son *aliya* en 1967-1968, A. Neher a clairement donné la mesure de son engagement. Sa mission au sein du *Colloque* visait à donner au judaïsme la place qui lui revenait dans un monde sécularisé, à partir d'une approche nouvelle du texte biblique. Il réussit également à construire une passe-

relle entre les Juifs perplexes ou ignorants et les autres, mais aussi et surtout un pont entre la pensée juive dans ce qu'elle avait de plus exigeant et de plus tonique et la philosophie occidentale.

L'examen de ses interventions au sein de cette rencontre donne la mesure de l'évolution de son lien à Israël qui se concrétisera par son *aliya* suite à la guerre des Six Jours. Pour André Neher, ce pays cristallisait sur lui l'ensemble de la vocation juive. Ses interventions avant 1967 restaient alors une vision d'Israël depuis la Diaspora, sa « montée » n'étant pas encore envisagée. La guerre des Six Jours provoqua une mutation chez André Neher. Car les événements de juin 1967 avaient mobilisé le judaïsme français autour de l'État à nouveau menacé. Et la prise de conscience du risque encouru par l'Israël d'alors, en résonnance avec ses réminiscences de la Shoah, fut telle qu'il se sentit « atteint à la racine », ébranlé dans les structures de son être, et se décida à faire son *aliya* avec son épouse, l'historienne René-Rina Neher-Bernheim. Ce départ fut perçu en France et en Israël, comme un symbole. À Jérusalem, il se consacra alors à enracer dans le quotidien de l'Israël contemporain la parole des prophètes juifs de tous les temps, et à s'attacher à nouveau à l'étude d'une grande figure du mysticisme juif du XVI^e siècle, le Maharal de Prague qui avait aussi intéressé Jacob Gordin. Ressentant une rupture d'intérêts communs avec ses pairs restés en France, il finit par rompre avec le *Colloque des intellectuels* qu'il ten-

ta d'implanter en Israël. En vain. Son accueil parmi les milieux de réflexions israéliens ne fut pas aisé, sa mauvaise santé ne l'aidant pas : il demeura un intellectuel d'expression française. Choix ou nécessité, cela limita considérablement son aura auprès des cercles non francophones même si deux de ses ouvrages sont traduits en hébreu.

Autre bâtisseur, Léon Askenazi (1922-1996) participa aux deux expériences : l'École Gilbert Bloch d'Orsay où il fut élève puis directeur et le Colloque des intellectuels juifs de langue française où s'exprima son langage nouveau. Surnommé Manitou dès son entrée dans le scoutisme juif parmi les *Éclaireuses et Éclaireurs israélites de France* en raison de son charisme et de son habileté – un jeune homme de 17 ans qui « manie tout » –, il fut Léon Askenazi pour les intellectuels juifs de France et rav Yehouda pour ses disciples après son *aliya* réalisée à la suite de la guerre des Six Jours. De façon exemplaire, cet enseignant charismatique forma plusieurs générations d'étudiants en France, puis en Israël. La particularité de son enseignement reposait sur un contenu oral dispensé dans le cadre de cours, conférences et séminaires. Si Léon Askenazi a été cantonné à cette dimension orale de son enseignement par la force des circonstances à imputer aux vicissitudes de l'histoire qui le balottèrent à travers les continents, l'enseignant a délibérément choisi d'en faire un principe positif notamment auprès des générations passées par l'*École d'Orsay*.

Ainsi qu'il le raconta dans *L'histoire de ma vie*, son parcours fut marqué par trois périodes dont la première débuta par une enfance algérienne — il vit le jour à Oran le 21 juin 1922 — et sera interrompue par la Shoah. Manitou participait ensuite à la renaissance du judaïsme français d'après-guerre. Combinant sa formation kabbalistique aux enseignements du philosophe Jacob Gordin, il fit découvrir la pensée juive à une génération dont il fut l'un des maîtres avec André Neher, Emmanuel Levinas et Éliane Amado Lévy-Valensi. Puis, à la suite de la guerre des Six Jours, il émigra en Israël et devint l'un des plus importants porte-parole du sionisme religieux pour les Juifs francophones.

Deux écoles s'opposent parmi ses disciples : ceux qui ont reconnu la continuité entre les différentes étapes de son enseignement et ceux qui, essentiellement en Israël, ont vu une rupture entre son passage à l'*École de pensée juive de Paris* et son *aliya* perçue, à l'instar de tout Israël, comme les prémisses de l'ère messianique. Ses communications prononcées dans le cadre du Colloque des intellectuels juifs de langue française confirment que ses enseignements de Jérusalem étaient déjà en germe à Paris. Convaincu de trouver la réalisation concrète de ses idées en Israël, il s'installa à Jérusalem à la suite de la guerre des Six Jours, en 1968. Celui qu'on appelait désormais rav Yehouda Askenazi dirigea un réseau d'enseignement du judaïsme comme l'Académie talmudique séfarade

de la Metivta, l’Institut d’études juives et israéliennes de Mayanot, les centres francophones Yaïr. Renommé en France et auprès du public francophone israélien, il demeura en revanche méconnu, voire ignoré, dans les milieux universitaires, ce qu’il vécut comme une blessure jusqu’à son décès à Jérusalem en 1996.

Sa voix ne s’est pas tue, car ses disciples la propagent grâce à une multitude d’archives sonores et plusieurs sites internet offrant d’écouter ses conférences. Aujourd’hui, un renouveau dans la diffusion de son message existe bel et bien en Israël qui dépasse le cadre du monde francophone.

Une conscience juive internationale

Pourquoi associer le conteur et Prix Nobel de la Paix Élie Wiesel à ce panorama ? Parce qu'Élie Wiesel (1928-2016) prit part à la renaissance de la pensée juive d'expression française à la Libération. Comment ? En participant aux deux expériences qui l'ont illustrée, le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* et l'École Gilbert-Bloch d'Orsay, comme son ami Léon Askenazi. Le parcours de cet éclaireur de conscience renseigne sur l'élaboration de sa pensée. Témoin de l'échec de la modernité incarné par la Shoah, à son œuvre de romancier et de poète répond sa réflexion, trop souvent éludée, d'un intellectuel juif à la formation complexe : mosaïque et universelle, talmudique et philosophique à l'instar de ses pairs de l'*École de pensée juive de Paris*. Élie Wiesel a en effet pris part à la reconstruction intellectuelle du judaïsme français à la Libération. Les étapes de sa vie sont, à cet effet éclairantes. De son enfance hassidique passée dans le *shtetl* de Sighet disputé entre la Hongrie et la Roumanie, il conserva un amour sans borne pour le Talmud, le goût des commentaires sans fin et de la parole des sages dont il a été bercé. De l'horreur concentrationnaire et la perte de nombreux membres de sa famille, dont ses parents et sa petite sœur, racontée dans *La nuit* qui le fera connaître, a émergé un nouvel Élie Wiesel. Sa formation universelle s'est parachevée grâce à l'OSE qui l'accueillit avec « Les enfants de Buchenwald » en France et lui permit de suivre des études

de philosophie à la Sorbonne. Au même moment, sa rencontre avec le mystérieux Chouchani lui fournissait une méthode d'enseignement.

Il est celui qui introduisit alors cette idée : si Dieu est le Tout-Puissant, alors pourquoi a-t-il laissé faire Auschwitz ? Mais si Dieu n'a rien pu faire contre Auschwitz, alors il n'est pas tout-puissant. Il questionna sa foi de l'intérieur même dont il ne pouvait se défaire par fidélité à ses aïeux : une ambivalence qui s'exprima pleinement dans son œuvre. Ce doute a raisonnable chez de nombreux survivants qui se reconnaissaient dans ses questionnements et a fasciné les autres. C'est notamment par les conférences qu'il donna à l'École d'Orsay et au cours de ses communications au Colloque des intellectuels juifs de langue française qu'il exprima sa fidélité au judaïsme face aux nations. Devenu citoyen américain, Élie Wiesel devint le modèle d'une conscience juive universelle dont les enseignements à tirer d'une vie chahutée étaient multiples. Il démontra notamment la vocation juive à éclairer la conscience occidentale. « *Plus le juif est juif, et plus il sert ceux qui, autour de lui, ne le sont pas* », dira-t-il notamment au Colloque des intellectuels juifs de langue française. Où il explicita également la signification de l'échec de la modernité incarnée par la Shoah dont les intellectuels juifs de langue française ont fait leur antienne : « *Les chrétiens ont tué leur dieu en voulant tuer le juif. En tuant des Juifs, l'humanité a tué plus que des Juifs ; l'holocauste a marqué plus que*

ses victimes ; en un certain sens, la société s'est donné la mort à Auschwitz. Si l'espoir semble déserter la terre, c'est parce qu'on l'a étouffé et dénaturé et corrompu à Treblinka. Car pour un homme né aveugle,

Dieu est aveugle ; pour un assassin, Dieu est l'assassin suprême. Qui tue des Juifs finira par se tuer soi-même et par tuer Dieu ». Ses nombreux livres — à lire et à relire — témoignent de ses engagements.

CONCLUSION

L'éclipse des intellectuels juifs d'expression française

La naissance de l'intellectuel juif en France à la Libération s'est produite dans un contexte d'après fin du monde et d'espoir suscité par la création d'un État pour les Juifs. La Shoah s'est avérée un référent historique majeur pour les intellectuels juifs de langue française dans l'après-guerre.⁴⁸ D'Auschwitz, meurtrissure de l'histoire, se développa véritablement cette figure illustrée dans l'École de pensée juive de Paris, pourtant apparue au moment de l'affaire Dreyfus. Paradoxalement, cette expérience ne fut pensable et audible qu'en raison du bouleversement occasionné par la tentative de destruction des Juifs d'Europe et d'Afrique du Nord.

Pour les penseurs juifs, les leçons à tirer de la catastrophe incarnée par la Shoah associée à l'espérance suscitée par la renaissance de l'État d'Israël furent des questions ontologiques qui permirent la création d'un renouvellement de l'expérience spirituelle juive. Il fallait marteler que la pensée juive, que les génocidaires avaient tenté d'éradiquer en même temps que les individus de confession mosaïque, était digne de l'Occident. Elle devait renaître plus flamboyante que jamais.

Dorénavant, les choix des Juifs de France

étaient indubitablement liés aux réminiscences des souffrances dues à la Shoah et des espérances nées avec la proclamation d'indépendance de l'État d'Israël. Cette expérience reposait sur un défi que s'était lancé la collectivité juive : après la Shoah, le peuple juif devait vivre et foisonner. En sorte que la question d'Israël a été présente en filigrane dès l'apparition de l'École de Pensée juive de Paris, à l'instar des Juifs de France. À l'École d'Orsay, elle était une question essentielle, pour preuve son fondateur – Castor soucieux qui rejoignit très tôt Israël –, son directeur – Manitou –, et nombre d'élèves réalisèrent leur aliyah, ce qui provoqua sa fermeture en 1970.

Au Colloque des intellectuels juifs de langue française, même s'il a fallu attendre 1965 pour qu'un Colloque soit consacré aux questionnements engendrés par la proclamation d'indépendance de ce petit pays, Israël a toujours été sous-jacent.

André Neher disait dans la préface des Actes qui reprend les deux Colloques consacrés à Israël :

« Israël ! Dès le premier Colloque, présidé encore par Edmond Fleg et Léon Algazi, qui, depuis, nous ont quittés tous

48. Voir : Sandrine Szwarc, « Les penseurs au Colloque des intellectuels juifs de langue française (1857-2007) à l'ombre de la Shoah », *Des philosophes face à la Shoah, Revue d'histoire de la Shoah*, octobre 2017, n° 207, pp. 329-342.

deux, mais dont l'espoir ne cessera jamais de nous accompagner, Israël – l'État d'Israël, ses rapports avec la Diaspora, avec la conscience juive – avait constitué le point de départ de nos rencontres. Et Rabi ne ces-

sait de nous harceler durant nos réunions préparatoires : « Il faudra bien qu'un jour nous regardions Israël en France, sans réserves ni détours. Ce sera le grand Colloque. Nous n'y échapperons pas ». ⁴⁹

La Guerre des Six Jours (1967) : un tournant pour les intellectuels juifs

Si les événements de 1933-1945 et 1947-1948 furent des moments marquants, 1967 fut un tournant décisif pour les intellectuels juifs qui décida un grand nombre d'entre eux à s'installer à Jérusalem.

André Neher en fournit l'explication :

« *Comme l'Ange a surpris Jacob dans sa solitude, les événements de mai-juin 1967, la guerre des Six Jours, la réunification de Jérusalem, ont surpris la conscience juive et l'ont marquée d'un ébranlement irréversible. À côté d'Auschwitz, en effet, aucun événement n'a eu, au XX^e siècle, dans l'histoire collective du peuple juif et dans l'histoire intime de chacun des individus composant ce peuple, l'impact des quelques journées qui, en 1967, firent traverser à l'État d'Israël les stades successifs de la menace mortelle, de la défense héroïque et de l'ivresse pré-messianique. Les six millions de victimes du génocide nazi, les révoltés du ghetto de Varsovie et les générations qui depuis des millénaires s'accrochaient à*

l'espérance de "l'an prochain à Jérusalem", étaient soudain rassemblés devant le Mur, dont les pierres n'avaient oublié aucune des gerbes perdues à travers la plus longue des marches que jamais peuple accomplit sur terre ».

C'est ainsi que des intellectuels juifs, parmi les plus éminents, réalisèrent leur *aliya* en 1967 ou peu après : André Neher, Éliane Amado Lévy-Valensi, Manitou, Benno Gross, Théo Dreyfus... À la question qui s'était posée après Auschwitz : *qu'est-ce qu'être juif après les événements tragiques de 1933-1945*, la nouvelle question qui se substituait en 1967 devenait : *qu'incarne Israël avec sa capitale réunifiée pour les Juifs de diaspora ?* À cette date, l'amitié politique envers Israël tournait ou plutôt se détournait : les intellectuels ressentaient que si Israël était menacé par la coalition des pays arabes voisins, tous les Juifs étaient également menacés, aussi bien ceux de diaspora par l'antisémitisme que les Israéliens par l'antisionisme. Une communauté de destin (ou de menace) voyait le jour entre les Juifs français et les Israéliens, même si la réciproque n'était pas forcément vraie.

⁴⁹. *La conscience juive, op. cit. p. 1.*

En 1969, V. Jankélévitch écrivait :

« *Nous sommes fidèles au jeune État comme l'époux à l'épouse* ».

La date de mai juin 1967 fut ainsi un tournant pour les penseurs juifs de langue française bien plus que ne l'ont été les événements de novembre 1947 au 14 mai 1948, date de la proclamation d'indépendance de l'État d'Israël.

D'abord pour des raisons sociologiques, les responsables juifs — institutionnels ou intellectuels — étaient engagés dans la reconstruction locale. Il fallait faire en sorte que la vie juive ne disparût pas après la catastrophe de la Shoah. L'engagement dans la reconstruction des fondements du judaïsme français était total en 1948. Par exemple, André Neher enseignait à l'université de Strasbourg, Emmanuel Levinas dirigeait l'ENIO à Paris, Manitou se trouvait à l'École Gilbert Bloch à Orsay et Éliane Amado Lévy-Valensi étudiait puis professait à la Sorbonne.

La deuxième raison, comme le disait le rav Zvi Yehouda Kook qui a influencé des intellectuels juifs qui ont fait leur *aliya* après la guerre des Six Jours, c'est qu'elle fut perçue comme le moment d'une libération totale. En 1948, les lieux saints du judaïsme étaient à l'extérieur des frontières d'Israël, en périphérie. En 1967, la réunification de Jérusalem et son admission à l'intérieur des frontières d'Israël furent vues tel un choc pré-messianique,

un espoir insondable.

La troisième raison est liée aux deux précédentes. En 1948, les intellectuels juifs étaient loin de la pensée sioniste puisque rares étaient ceux qui étaient hostiles à Israël. Si la sympathie était présente, il n'y avait pas d'action forte. La menace de destruction de l'État en rappela une autre. Certains intellectuels devinrent les tenants d'une pensée irrédentiste qui n'existant pas auparavant, comme le confirme la comparaison de leurs écrits avant et après cette date charnière de 1967.

Par ailleurs, entre 1948 et 1967, le judaïsme français s'enrichit de l'émigration séfarade. Ce judaïsme issu des pays d'Afrique du Nord était différent de celui des Israélites, car plus existentiel voire quasi-naturel. De la même manière que cette judéité assumée, le soutien à la cause d'Israël était une évidence. Cette vision irradia sur l'ensemble du judaïsme français mettant fin au franco-judaïsme.

Cette date de 1967 sonnait ainsi le début de la perte de l'âme de l'École de pensée juive : c'était la fin d'une pensée de reconstruction qui s'orientait vers autre chose. De là, dataient aussi les conflits majeurs qui ont pu opposer les intellectuels juifs de langue française restés en France pour lesquels entre sagesse juive et savoir occidental le dialogue était nécessaire, et ceux tournés vers Israël pour lesquels la sagesse juive devenait la base de tout savoir.

La base juive a suivi les élites dans ce mouvement de rapprochement avec l'État d'Israël. La référence à Israël avait jusque-là toujours été prégnante sans être décisive. Il fallut donc attendre 1967 pour qu'elle devienne beaucoup plus présente dans les illustrations de la culture juive en France. Israël recon-

ciliait les juifs – ashkénazes comme séfarades – pour qui il était le lien dans la construction d'une nouvelle identité juive française. Ce fut le paradoxe d'une identité diasporique qui se construisait en lien avec un État situé à 5.000 kilomètres de là.

L'obsolescence de la question éthique

Enfermé dans son rôle de témoin, d'écrivain de l'indicible, on a négligé le rôle d'Elie Wiesel au sein de l'École de Paris. Pourtant, cette figure majeure de l'expérience en avait très tôt pressenti les limites. Cet intellectuel juif avait eu l'intuition dès 1982 que l'éthique sur lequel reposait cet élan ne pouvait conduire qu'à l'échec. Il écrivit ainsi : « *Après la Libération, les illusions avaient pris forme d'espérances. On était convaincu que, sur les ruines de l'Europe, un monde nouveau serait bâti ; une civilisation nouvelle verrait le jour. Plus de guerres, plus de haine, plus d'intolérance, plus de fanatisme nulle part. Et tout cela parce que les témoins avaient parlé. Eh bien, ils ont parlé. Et c'était pour rien* ».⁵⁰

En conclusion, l'École de pensée juive de Paris a répondu « présent » au défi posé après la Shoah. Elle a joué parfaitement son rôle à une époque où le fait juif devait rappeler son importance dans les questionnements modernes. Mais aujourd'hui, les enjeux ne sont plus les mêmes, car une réflexion seulement éthique n'est plus suffisante pour faire face aux enjeux d'une époque que Shmuel Trigano définit comme la souveraineté dans son livre *Le nouvel État juif*⁵¹. Si cette expérience a restauré la posture métaphysique du sujet juif, no-

tamment face au monde occidental – et de cela il faut lui être reconnaissant –, elle n'a néanmoins pas pensé les implications considérables de cette démarche, de telle sorte qu'elle a vécu en porte-à-faux la période qui a suivi. Ces penseurs juifs ont causé du tort d'aucune manière, seulement leur réflexion s'est trouvée inadaptée à la période qui s'ouvrirait après la guerre des Six Jours.

« L'éternité d'Israël », selon l'expression biblique que rappelle Shmuel Trigano, qui inscrit le peuple juif dans une continuité historique et symbolique, a été remise en question par l'École de pensée juive de Paris, car les intellectuels juifs en France se sont pensés tels que « *des nationaux comme les autres, une modalité spécifique d'une condition générale* ».

Et c'est ainsi que depuis le milieu des années 1980, la figure de l'intellectuel juif telle qu'apparue à la Libération connaît une éclipse. Aujourd'hui, on cherche qui seront les successeurs d'Emmanuel Levinas, Éliane Amado Lévy-Valensi, André Neher, Léon Askenazi, Elie Wiesel... Des personnalités nouvelles qui ne pourront émerger qu'au travers d'une nouvelle vision de la souveraineté du peuple juif. De là découle le défi du XXI^e siècle qui n'est pas une mince affaire : réconcilier les juifs avec leur histoire.

50. Elie Wiesel, *Paroles d'étranger*, Paris, Seuil, 1982, p. 13.

51. Shmuel Trigano, *Le nouvel Etat juif. Repenser la souveraineté d'Israël*, Paris, Berg International, 2015.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Ouvrages généraux sur l'*École de pensée juive de Paris* :

Shmuel Trigano (sous la direction de), *L'école de pensée juive de Paris*, Pardès, 23/97, Paris, In Press, 1997.

Perspectives : « *Strasbourg, Paris, Jérusalem. Le renouveau de la pensée juive française* », Revue de l'université hébraïque de Jérusalem, n° 23, 2016.

David Banon, *L'école de pensée juive de Paris. Le judaïsme revisité sur les bords de Seine*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2017.

Sur le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* :

Sandrine Szwarc, *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours*, Lormont, éd. Le Bord de l'Eau (coll. « Clair & Net »), 2013.

- « Le Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2004) : La réconciliation de la pensée juive et de l'humanisme », *Plurielles*, n° 19, date, pp. 35-41.

- « Les intellectuels chrétiens et le dialogue judéo-chrétien au Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2000) », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 192, 2010, pp. 195-215.

Sur l'*École Gilbert Bloch d'Orsay* :

Alain Michel, *Les Éclaireurs israélites de France pendant la Seconde Guerre mondiale : Action et évolution*, Paris, Édition des E.I.F., 1984.

Lucien-Gilles Benguigui, *Un lieu où reconstruire. L'école Gilbert Bloch d'Orsay (1946-1970)*, Jérusalem, Éditions Elkana, 2009.

- « L'École Gilbert Bloch. Témoignage sur un lieu de rencontre entre jeunes séfarades et ashkénazes dans la France d'après-guerre », *Archives Juives* 2/2009 (Vol. 42), p. 57-66.

Sur les penseurs juifs d'expression française :

David Lemler (sous la direction de), *André Neher et les études hébraïques et juives*, Paris, Hermann, 2017.

Jacob Gordin, *Écrits – Le renouveau de la pensée juive en France*, textes réunis et présentés par Marcel Goldmann, Paris, Albin Michel, coll. *Présences du Judaïsme*, 1995.

Salomon Malka, *Monsieur Chouchani : L'énigme d'un maître du XX^e siècle*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1994.

Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*, Paris, Le Livre de poche, coll. « Biblio-essais », 1984.

Sandrine Szwarc, *Éliane Amado Lévy-Valensi. Itinéraires*, Paris, éd. Hermann, 2019.

André Neher, *L'Exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, Seuil, 1970.

Benjamin Gross, *Choisir la vie : le judaïsme à l'épreuve du monde*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2014.

Manitou (recueil d'articles rassemblés par Marcel Goldman), *La parole et L'écrit. Penser la tradition juive aujourd'hui*, 2 t., Paris, Albin Michel, 2000.

Élie Wiesel, *Tous les fleuves vont à la mer (Mémoires I)*, Paris, Seuil, 1994.

Sandrine Szwarc, « Jean Halperin, figure de la vie intellectuelle juive francophone » *Archives Juives*, 2/2013, volume 46, Les Belles Lettres, pp. 141-144.

Ainsi que les Actes du Colloque des intellectuels juifs de langue française.

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

70 ans du Crif

1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014
 • 116 pages

Gérard Fellous

La Laïcité française :
 l'attachement du judaïsme
N°28 > mars 2014
 • 40 pages

Nathalie Szerman

Le Printemps arabe à l'épreuve
 de l'antisémitisme : y a-t-il un avant
 et un après ?
N°29 > mai 2014
 • 36 pages

Jacques Tarnéro

Antisémitisme / Antisionisme
 Mots, masques, sens, stratégie,
 acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
 • 48 pages

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en
 dialogue
N°31 > octobre 2014
 • 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH),
 cancer d'un monde arabo-
 musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
 • 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le Messianisme comme réponse à
 l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
 • 40 pages

Valérie Igouinet

Le négationnisme : histoire d'une
 idéologie antisémite (1945 - 2014)
N° 34 > février 2015
 • 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à
 Gaza : Journal d'une guerre de
 100 jours
N° 35 > mai 2015
 • 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde
 Le racisme supra-national en
 Europe et aux États-Unis dans la
 première moitié du XX^e siècle
N° 36 > juillet 2015
 • 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste
 contemporaine : un défi majeur
N° 37 > septembre 2015
 • 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre
 les Juifs
N° 38 > octobre 2015
 • 52 pages

Valérie Igouinet & Stéphane Wahnich

FN : une duperie politique
N° 39 > novembre 2015
 • 56 pages

Jacques Tarnéro

Migrations contemporaines du récit
 sur le « signe juif »
 Entre fascination, admiration,
 comdation. Une question
 irrecevable
N° 40 > mars 2016
 • 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive)
 a-t-elle un avenir en France ?
N° 41 > juin 2016
 • 64 pages

Eric Keslasy

Comprendre
 la guerre des mémoires
N° 42 > octobre 2016
 • 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale,
 c'est la république !
 Les cinq piliers républicains
 qui font le socle, à consolider,
 de l'identité française.
N° 43 > janvier 2017
 • 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers
 fondamentaux du Hamas et leur
 transmission par le biais de la
 chaîne télévisée Al-Aqsa
N° 44 > mars 2017
 • 44 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le dialogue de malraux avec le
 peuple juif, « parrain de l'Europe »
N° 45 > juillet 2017
 • 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka

« L'exception marocaine ? »
N° 46 > octobre 2017
 • 52 pages

Anne Le Diberder

À la conquête de la modernité
 les peintres juifs à Paris
N° 47 > janvier 2018
 • 40 pages

Annick Duraffour

et **Pierre-André Taguieff**
 Céline contre les juifs ou l'école de la
 haine
N° 48 > mars 2018
 • 60 pages

Georges-Elia Sarfati

Les nouveaux défis
 de la République Française :
 Sur quelques enjeux du discours du
 Président Emmanuel Macron lors de la
 Commémoration de la Rafle du
 Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017).

N°49 > juillet 2018
 • 36 pages

Johann Chapoutot

Le sang et la science
 L'organisation ahnenerbe
 (« héritage des ancêtres »),
 les « germains » et les juifs (1935-1945)
N°50 > Novembre 2018
 • 40 pages

Anastasio Karababas

Sur les traces des juifs
 de grèce

N°51 > décembre 2018
 • 52 pages

Laurent Joly

Vichy, les nazis et
 La persécution des juifs
N°52 > février 2019
 • 58 pages

Iannis Roder

La fin d'une illusion
 pour une approche renouvelée
 de l'enseignement de l'histoire de la
 shoah
N°53 > mars 2019
 • 36 pages

Marc Knobel

40 ans d'histoire
 d'une propagande de haine
 et d'antisémitisme
N°54 > juin 2019
 • 84 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Septembre 2019 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Yonathan Arfi

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICONOGRAPHIE

Yellowweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

FG Print

CREDIT PHOTO

Illustration de couverture «La fin d'un cycle», huile sur toile, réalisée par Elie Boucharel.

Selon Sandrine Szwarc, l'idée de cette étude picturale en couverture du numéro, est d'évoquer les grands intellectuels juifs qui ont marqué l'histoire des idées dans la seconde moitié du XX^e siècle. Or, il y a une « éclipse » dans cette figure. Comme un cycle qui se ferme.

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

- *La Fondation pour la Mémoire de la Shoah*

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

tél : 01 42 17 11 11

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Septembre 2019

Prix : 10 €